Films Kodachrome : les cinq sens.

Le goût. Les friandises de bazar que savoure triomphalement dans sa loge cette ogresse d'opéra bouffe ne vous rappellent-elles pas la saveur magique de ces sucreries de fête foraine tout droit venues de votre enfance ?... Jusqu'à ces petites pommes nappées d'un caramel rouge vif et qui collaient aux doigts...

Ce pouvoir d'évocation, c'est la performance des films Kodachrome. Grâce à l'extrême minceur de leurs dix couches photo-sensibles quatre fois plus minces qu'un cheveu, les films Kodachrome respectent toutes les nuances et toutes les transparences de la réalité. Jusqu'à l'impalpable.

Et à la projection de vos photos ou de vos films Kodachrome, vous retrouverez la vue. Bien sûr. Mais aussi le toucher, l'ouie, le goût et l'odorat. Les films Kodachrome ont la mémoire de vos cinq sens.

Kodak

Kodak a confié à cinq grands photographes le soin d'interpréter "les cinq sens". Eddy Brofferio a illustré "le goût" sur film Kodachrome.

N° 14 MERCREDI 6 DECEMBRE 1972 — 3 F — BELGIQUE 36 FB.

MAXIPOP

HEBDO

gagnez 3f.
avec ce numéro

EXCLUSIF

NEIL YOUNG YES DEAD

L'HEBDOMADAIRE DE LA ROCK MUSIC

HIT PARADE

Un canto a Galicia
JULIO IGLESIAS
DECCA 84077

You're a lady
PETER SKELLERN
DECCA 84086

Sugar me
LYNSEY de PAUL
MAM 84081

Wakka-doo wakka-day
GILBERT O'SULLIVAN
MAM 84069

Clair
GILBERT O'SULLIVAN
MAM 84092

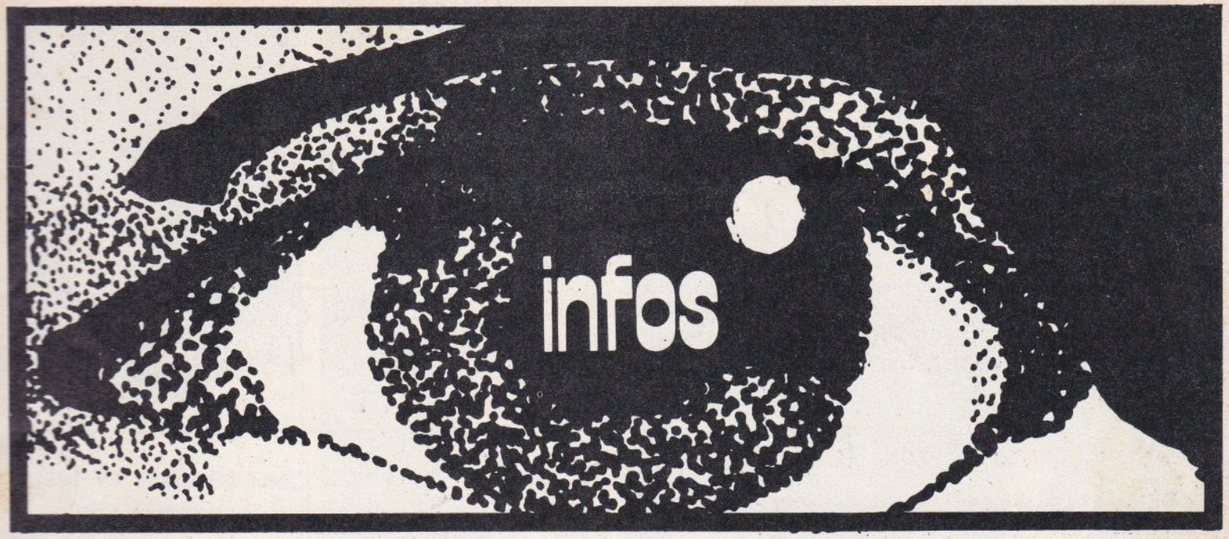
(après Pop Corn)
APACHE
ROD HUNTER
DECCA 84087

Sea side shuffle
TERRY DACTYL
and the dinosaurs
DECCA 84074

Mouldy old dough
LIEUTENANT PIGEON
DECCA 84070

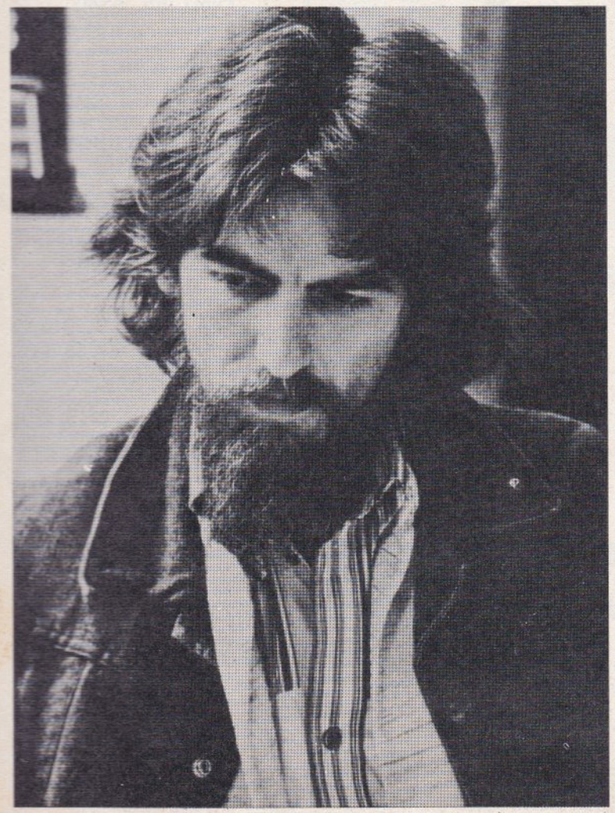
The Loco-motion
LITTLE EVA
LONDON 84078

Pour la musique
GEORGES DOR
DECCA 84055



NOUVEL ALBUM DE GEORGE

L'ex-lead guitare des Beatles, j'ai nommé George Harrison vient de terminer un nouvel LP solo. Celui-ci paraitra sans doute pour le nouvel an. Son titre actuel (mais non définitif) est « The light that lightened the world », ce même titre paraitra en single. Nicky Hopkins (piano), Gary Wright (orgue), Klaus Voorman (basse) et Ringo Starr (drums) l'accompagnèrent dans cette nouvelle coproduction avec Spector. Bob Keyes et Jim Price furent de la fête.



LA FAMILLE A PRIS LA ROUTE

Grande tournée britannique pour Family, un mois et demi « on the road » de Portsmouth (30 Nov) à Croydon (4 Jan) en passant par le Rainbow de Londres (1er Déc), Birmingham (6 Déc), Glasgow (15 Déc), Brighton (19 Déc), et Liverpool (31 Déc) notamment.

AMON DULL II ET CAN

Nouvel LP « Wolf city » et tournée britannique pour les allemands d'Amon Duul qui les conduira au Sundown Mile End de Londres le 13 décembre. Toujours à propos des allemands, le groupe Can vient de sortir un nouvel album LP « Ege Bamugas ».

SAVOY BROWS ROCK STARS ?

Le groupe de Kim Simmonds (dont nous avons chroniqué le dernier LP « Lion's share » dans notre dernier numéro) recueille un super triomphe partout où ils passent aux States, pendant leur tournée dans ce pays. Nul n'est prophète en son pays.

MORT DE STAN OSBORNE

Stan Osborne qui joua de l'alto avec Billy Cotton, est mort à 66 ans chez lui, dans le Kent. Le jazz perd un de ses meilleurs saxos.

CATHARSIS

Deux nouveaux simples des créateurs de « Masq » viennent de sortir dans la série des Pop Poèmes : « Mignonne allons voir « (Ronsard), « Poèmes du XVIIe » (Louise Labbé) et « En revenant de noces » (anonyme du 17e siècle), « Démocratie » (Rimbaud). Les textes sont dits par Guy Shelley et Elisabeth Meaulne.

FACES SUR LA ROUTE

Stewarty et ses amis les Faces vont entreprendre une grande tournée sur le sol de leur pays. Newcastle (8/12) ; Blackpool (10/12) ; Liverpool (12/12) ; Leeds (14/12) ; Londres (17) ; Dundee (19) ; Sheffield (22) ; Manchester (23). Leur album « live » nommé «Ooh la la » sortira sans doute pour Noël. Un single le précédera.

DIVERS GRANDE-BRETAGNE

— Luther Grovernor, ancien Spooky Tooth de la première époque, vient de rejoindre un groupe de rock, Stealers Wheel.
— Tournée anglaise de Roy C, le créateur de « Shotgun wedding ».
— Disque d'or pour Deep Purple avec « Machine head ».
— George Harrison a écrit un titre pour Cilla Black qui paraitra en janvier 1973 en single.
— Nouveaux singles : Elvis, « Always on my mind » (RCA) - Bowie, « The gean genie » (RCA).
— Tournée de Cat Stevens, un show au Royal Albert Hall de Londres (4 décembre).
— Encore des singles : Lindisfarne, « Court in the act » - Kevin Ayers, « Oh wot a dream » - Joni Mitchell, « You turn me on » - Chicago, « Dialogue » - Coasters, « Poison ivy ».
— Carl Palmer (Elp) ne veut pas se considérer comme une star.
— Alice Coper a conquis de nouveaux adeptes de l'ultra-violence (« Orange mécanique »).
— Roxy Music fait délirer le public à Newcastle (et au Bataclan aussi, na).

infos

YES AU RAINBOW

Les 15 et 16 décembre, le groupe YES donnera deux concerts au théâtre Rainbow de Londres. A cette occasion sortira un double album « LIVE » ainsi qu'un film. C'est le groupe Eagles qui sera en première partie des deux concerts.

LES STONES ENREGISTRENT

Tout comme Traffic dernièrement, les Rolling Stones sont partis à Kingston (Jamaïque) pour enregistrer leur prochain album. Ils vont utiliser la splendide installation en 16 et 32 pistes. Leur emploi du temps : enregistrer la nuit, dormir le jour et puis s'éclater tous ensemble.

CREATIVE CRANIUMS

Sous ce nom quelque peu bizarre se cache un excellent groupe belge qui tourne régulièrement en Belgique, mais aussi en Suisse et Luxembourg. Pour la France, ils ont joué au festival de St-Gratien un tremplin au Golf Drouot. Creative Craniums n'interprète que des compositions instrumentales originales. Un 45 t devrait bientôt concrétiser leurs efforts.

DIVERS ÉTATS-UNIS

— Le Velvet Underground réapparait : il entreprend une petite tournée des clubs et, ensuite, va aller faire un tour sur le sol britannique.
— Disque d'or pour les Raspberries avec leur hit « Go all the way ».
— Disque d'or aussi pour les Hollies avec « Long cool woman ».
— Rééditions d'un disque des Small Faces chez mister Klein, « Ogden's nut gone flake ».
— James Taylor vient de se marier avec Carly Simon, six heures après un gigantesque concert à New York.
— Toujours à propos de James Taylor, son groupe s'appelle The Section.

IL ETAIT UNE FOIS
UNE BANDE DE CHAMEAUX

Il Etait Une Fois, à dos de chameaux, chantant « Les Rois Mages » (mais oui) et Rien Qu'un Ciel. C'est le spectacle que vous offrira l'émission télévisée « Entent Cordiale », qui sera programmée le 23 décembre prochain. Auparavant on aura vu le groupe le 5 décembre à Tempo (toujours avec Rien Qu'un Ciel) et le 6 (pour nos amis belges) à Télé Bruxelles. Le 13 décembre enfin, ils tourneront Maxi Club avec « Chacun De Nous ». Pour la petite histoire, signalons que « Rien Qu'un Ciel » a été enregistré par un accordéoniste (dont le nom m'échappe) et par Georges Jouvin. Succès oblige.

CLAUDE VINCI

Depuis décembre 67 et janvier 68, époque où il donna au théâtre Récamier trente représentations de son récital « Chansons de l'Air du Temps », Claude Vinci n'a pas chanté à Paris.

Depuis cinq ans, il s'est consacré entièrement à la province, en effectuant un travail obscur mais en profondeur, par des séjours prolongés (1 mois en Lorraine avec le Théâtre Populaire de Lorraine, un mois au Havre avec la Maison de la Culture, un mois à Valence avec les SVR, un mois à Toulouse avec le Grenier et la Fol, 3 semaines à Aix-en-Provence avec le Relais, un mois à Reims avec la Maison de la Culture, une semaine à Cluny, 15 jours à St-Vallier, etc.), donnant des récitals de 25 à 30 chansons, toujours suivis de débats.

La saison dernière il fit, entre octobre 71 et fin mai 72, 363 interventions de ce genre devant plus de 100 000 personnes. Il s'était alors rapproché de Paris puisque, pendant 15 jours en février, il travaille avec la Maison de la Culture de Nanterre.

Cette saison, Claude Vinci va donner son nouveau récital à Paris même. En avant-première, au théâtre des Deux Portes, début novembre, puis toute une série au Ranelagh, du 22 novembre au 5 décembre.

Titre du récital ? « Chansons pour faire le point ». Faire le point de ces cinq années passées ? Aboutissement de ces cinq années de travail acharné ? Aboutissement, oui, mais surtout étape importante pour mieux redémarrer.

MACHINE MOLLE EN PUBLIC

Les Soft Machine ont enregistré un bon tas de bandes en prévision d'un disque « live » au cours de leur dernière tournée anglaise. Un album en studio (le 6e) va également sortir.

NOUVEAUX LP'S

Jethro Tull, « Passion play » ; Roy Harper, « Life's masque » ; New Seekers, « Live » ; Stackwaddy, « Budder off » ; Bozz Scaggs, « My time ».

POINT DU JOUR

C'est un nouveau groupe français composé de Jean-Pierre Garidou à la basse, Alain Fillon à la lead guitare, Slim à l'orgue, et Jean Pichet aux baguettes, tous chantent. Ils ont sorti un disque chez Pathé, je crois, mais depuis ils cherchent une autre boite. Tout un tas de leurs compositions attendent une âme charitable et musicienne.

VINGT QUATRE HEURES A LA UNE POUR VIRUS

Promu Grand Prix du Golf Drouot 1972 dans la catégorie amateur, Virus connait une promotion rapide. En effet le service d'informations de l'ORTF a décidé de lui consacrer un reportage qui sera diffusé le 29 novembre prochain dans le cadre de « Vingt-quatre heures sur la une » (1re chaine télé). La première séquence de ce reportage a été tournée à l'occasion d'un passage du groupe sur le Tremplin du Golf, passage au cours duquel Virus a interprété deux de ses meilleures compositions : « Triste Monde » et « Little Boy ».
Les reporters de la télévision ne s'en sont pas tenus là puisqu'ils ont accompagné les musiciens du groupe à Roubaix et ont partagé leur vie pendant quarante-huit heures.

CATHARSIS AU MEXIQUE

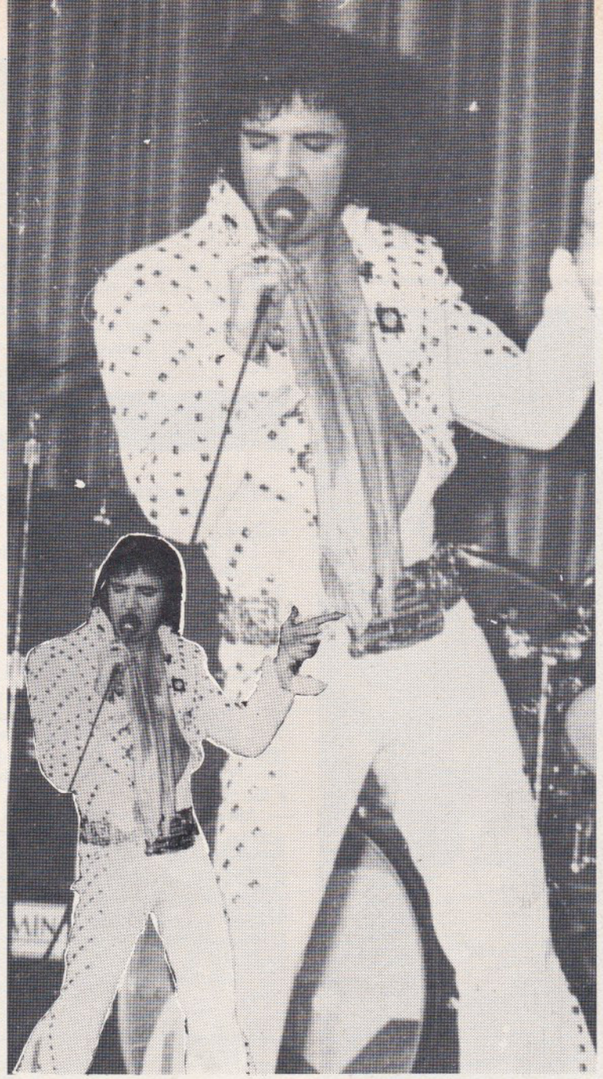
Les contours de la carrière internationale que mérite Catharis se dessinent chaque jour un peu plus. Le groupe de passage à Milan le 18 novembre dernier pour enregistrer l'émission télévisée « Scatto Matto » en a profité pour signer son contrat de distribution pour son second album et pour le 45 T « Les Chevrons ».
Catharsis retournera d'ailleurs en Italie au mois de Janvier pour tourner une nouvelle télévision.
A noter également que leur 45 T « Masq » sortira au Mexique début janvier, que « Les Chevrons » sont devenus indicatif de FIL (France-Inter Lyon). « Masq » est également indicatif au Canada d'une très importante émission de la Radio FM.

BARSAMIAN POUR LES FÊTES

Le troisième 45 t de Jacques Barsamian sera dans le commerce avant les fêtes de Noël. Sur la face A on trouvera : « Rêvons », morceau sur tempo moyen, dont musique et paroles sont dues à Barsamian. L'arrangement est par contre signé Paul Semama. C'est d'ailleurs le groupe Alice qui accompagnera Jacques sur cette face. En B on trouvera un rock' n' roll, intitulé : Rosy, écrit également par l'interprète qui, cette fois, est accompagné par Quo Vadis.

GRAND FUNK OLDIES

Saviez-vous que Grand Funk existait sans Mark Farner ? Eh bien, oui, un album est paru aux States pour en témoigner. Cet LP « Mark, Don and Terry 1966-1967 » est une compilation de titres d'un groupe qui avait pour nom Terry Knight and the Pack. Car à ce moment là leur producteur était le chanteur guitariste. Eh oui. Avis aux amateurs de gros bruits.



ELVIS ON TOUR

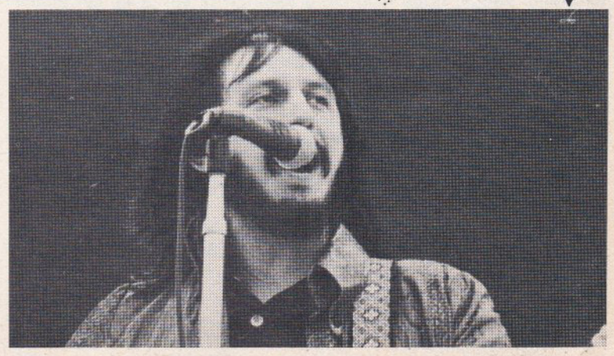
Un nouveau film documentaire sur Presley vient de sortir aux Etats-Unis. Son titre ? Tout simplement « Elvis on tour ». 92 minutes qui retracent la vie du King sur et hors de scène. Les premières images datent de l'Ed Sullivan show, le fameux scandale de 57, où Elvis remua un peu trop des hanches, se faisant surnommer the Pelvis. De nombreuses scènes montrent également Elvis durant ses premiers shows, ses films, et enfin son grand retour à Las Vegas. Pour fans déçus par « Elvis show ».

IF N'EST PLUS

Un des meilleurs groupes de jazz rock, peut être moins connu que BST ou Chicago, mais tout aussi bon, vient de se séparer. Le guitariste Terry Smith va enregistrer un LP en solo, le chanteur William Hodkinson continue lui aussi une carrière en solitaire (tout comme Clayton Thomas de BST) tandis que le bassiste Dave Wintour et le batteur Cliff David vont sans doute reformer un groupe. Le saxophoniste Dave Quincey, quant à lui, va se consacrer à la composition pour d'autres artistes. Rappelons que If fut formé en 69, qu'ils ont fait paraitre quatre albums à ce jour dont le dernier « If 4 » chez United Artists.

ZEPPELIN : TOUT EST VENDU

En moins de quatre heures, tous les tickets pour les spectacles du Zeppelin durant leur tournée britannique qui débute, je vous le rappelle, le 30 novembre, furent distribués, arrachés et vendus. Tout est sold out. La même chose s'est produite pour les shows de Wishbone Ash au Rainbow.



infos

BELGIQUE NEWS

■ Le 2 décembre, le groupe hollandais GOLDEN EARRING se produira pour une télé au casino de Middleheibe.
■ Les 7 et 8 décembre, Gary GLITTER, nº 1 aux Charts en Grande-Bretagne, enregistrera une télé.
■ Tournée Catherine Ribeiro Alpes le 2 à Verviers, le 6 à la Ferme V (Bruxelles), le 8 à Attignies, le 12 à Louvain, et le 16 de nouveau à Bruxelles.
■ Brassens au Palais des beaux-arts les 26, 27 et 28 janvier.

Guy JOLIE.

DUFFY S'INSTALLE A LYON

Le groupe anglais Duffy, jusqu'ici installé en Suisse, va élire domicile à Lyon. A ceci une raison précise : la formation sera désormais managée par Claude Bleses (14, rue Royale, Lyon-I. Tél. : 27.34.64).
Duffy se produira au Gibus du 4 au 9 décembre, le 10 il sera à Epinouze dans la Drôme, du 12 au 17 il se produira à Barcelone. On le verra enfin à « La Réserve » de St-Raphaël les 23, 24, 25, 30, 31 décembre et le 1er janvier.

ENTWHISTLE'S BAND

Le bassiste des Who vient de former son propre groupe, Ro Ro (c'est son nom), avec le guitariste Alan Ross, et le batteur Graham Deakin. Ils vont prendre la route prochainement, mais rassurez-vous, John n'a pas l'intention de quitter les Who, au contraire.

infos

LITTLE A REFUSÉ

Petit « king of rock and roll », Richard devait donner quelques concerts à Londres et la banlieue, mais alors que tout était signé et prêt pour accueillir Mister Penniman, celui-ci a décidé de ne pas revenir dans un pays où l'on avait osé le huer (à Wembley). Un caractère pas commode.

GREEN GRASS

C'est désormais sous ce nom (herbe verte) que se produisent Mike Bazzani et Patrice Genet, vainqueurs du premier tremplin 505 Americano de la saison au Golf Drouot. Ils viennent de gagner les éliminatoires du Crochet de Philippe Bouvard (RTL) avec une composition de Mike « If You Learn » qui semble promise à un bel avenir. Dans quelques semaines ils participeront aux finales.

Green Grass s'est également produit deux jours au Whisky A Gogo où le public les a chaleureusement accueilli.

Mike : « Nous avons pris ce nom car il représente exactement notre amour de la nature et nos chansons à tendance folk et ballades expriment également cet état d'esprit. »

A quand le premier disque ?

LES CHATS SAUVAGES :

DECEMBRE OU JANVIER

Le retour des « Chats Sauvages » avec l'album, « L'amour les uns sur les autres » ne devrait pas se faire trop attendre. Les principaux intéressés, dont Gérard Brent et Jean-Pierre Massiera, espèrent que cela sera pour la fin du mois.

Par contre la surabondance actuelle de la production entrainera peut-être Vogue, firme éditrice, à ajourner la sortie de cet album attendu avec beaucoup de curiosité à reporter sa sortie au début de janvier.

L'album a été enregistré à Vallauris. Il faisait chaud. Aussi comme en témoigne notre photo les musiciens n'ont pas hésité à se mettre à l'aise.

LOU REED MÉCONTENT

Les New York's Dolls, ce groupe de travestis américains, devait jouer en première partie d'un show de Lou Reed, celui-ci a refusé de partager l'affiche avec eux (elles ?). Comme les organisateurs lui répondaient que c'était ça ou rien, il a pris dignement ses affaires et bye bye.

ON EN PARLE

— Papoose vient de faire son entrée au Hit Parade de RTL ;
— Atoll (Metz) de passage à Paris pour maquette d'enregistrement ;
— Les Quatre Z : on répète dur ;
— Total Issue va enregistrer un album sous la direction de Bob Socquet ;
— L'album de Mor, produit par Gérard Baqué et Laurent Thibaud vient de sortir ;
— Un groupe sud-américain de grand talent, Los Caracos, triomphe tous les soirs au cabaret « Viva Maria » ;
— Patrick Talon (Philips) va produire un album et un 45 tours de rocks inédits signés Burt Blanca ;
— California dont le disque vient de sortir a fait une excellente télé à Caen et s'est produit en direct du Pop Club le 23 novembre dernier. On les entendra prochainement chez Christian Barbier, à Europe 1 ;
— Alice fera sa rentrée au Golf Drouot le 15 décembre prochain ;
— Le Grand Prix de la Pop Musique française sera décerné comme prévu le 6 décembre ;
— Dynastie Crisis est au Japon ;
— Le club Virus organise un voyage à Guise (02) pour un gala avec Ange et Virus le 9 décembre prochain. Départ de Roubaix-Lille. Renseignements : 130, rue de Lille, 59100 Roubaix, Tél. 20-70-31-57.
— Sonopress distribue l'abum d'un excellent groupe anglais : Duffy.

YVES SIMON :
DU ROMAN A LA CHANSON

Yves Simon était jusqu'à présent conu pour deux ouvrages publiés par les Editions Grasset : « Les jours en couleurs » et « L'homme arc-en-ciel ». Les chemins de la littérature l'on mené jusqu'à la chanson. Il vient en effet de sortir sous label RCA un disque intelligent dont les deux titres seront, espérons-le, rendus populaires par la radio. Il s'agit de « Les Gauloises Bleues » et « Little Thomas Dupont ».

ALICE OR ALL ICE

La carrière de l'album d'Alice, « Arrêtez Le Monde » commence en France sous un signe que l'on peut d'ores et déjà annoncer comme honorable.

Il semble cependant que les réactions de l'étranger soient plus enthousiastes encore. Ce qui n'est pas tout à l'honneur de nos programmateurs de radio, submergés il est vrai.

Quoi qu'il en soit ce très bel album (à qui d'aucuns préfèrent Polaris ou Crasy Horse) va sortir dans tous les pays d'Europe, y compris l'Angleterre. Pour sortir en Grande-Bretagne, Alain Suzan et ses amis ont dû cependant renoncer (non sans peine) à leur nom d'Alice susceptible de créer des confusions avec celui d'Alice Cooper. Ils s'appelleront pour la circonstance ALL ICE.

La sortie commerciale de l'album en Angleterre est fixée au 15 mars.

RÊVONS

Notre confrère Jacques Barsanian nage dans l'optimisme (ce qui est normal puisqu'il est né sous le signe du Poissons). Son second 45 T : « Donnez-Nous La Paix », bien que moins diffusé par les radios que son premier « Mauvaises Pensées », s'est mieux vendu. Il envisage donc la sortie de son troisième disque : « Rêvons » pour la fin de l'année.

« J'ai écrit cette chanson, nous a-t-il confié, au mois de juin dans un autobus, en me rendant à un concert de Polnareff. Alain Suzan d'Alice m'a fait les arrangements. »

Jacques aimerait faire un « bœuf », un vendredi soir au Golf Drouot, à l'occasion de la sortie de ce disque.

« Avec, si possible, quelques copains d'Alice (Luc Bertin, Doudou Weiss), de Variations (Marc Tobaly) et de Quo Vadis (Serge Doudou). On jouerait les morceaux de mes disques et quelques classiques du rock, tels « My Baby Left Me », « Rip It Up », « Somethin Else », etc. »

A bientôt, donc, au Temple du rock.

LOS ANGELES JUBILEE SINGERS : TOURNÉE FRANÇAISE

Los Angeles Jubilee Singers fait une tournée organisée par les Jeunesses Musicales de France. En voici le planning : 29 nov. : Valence, 30 : Chalon-sur-Saône, 1er déc. : Aix-en-Provence, 2 : Aubagne, 4 : Lons-le-Saulnier, 5 : Dijon, 7 : Gap, 8 : Briançon, 9 : Dijon, 10 : Arles, 12 : Avignon.

VOULEZ-VOUS ÉCRIRE UN OPÉRA ROCK ?

William Sheller, créateur de Lux Aeterna joué à l'église de Cagnes-sur-Mer, a écrit la musique d'un opéra rock mais il cherche désespérément un librettiste. Si l'aventure vous intéresse prenez contact avec le service promotion des disques CBS (1, rue Freycinet, Paris 16e) qui vous mettra en contact avec lui.

UN NOUVEAU NÉ CHEZ PAPOOSE

Philippe Cauvin ancien soliste d'Absynthe, 21 ans, a subi l'influence du jazz, mais par sa présence scénique et son feeling, s'intègre rapidement dans le groupe. On en reparlera rapidement... Pour la deuxième fois Papoose a gagné à Europe 1 le tremplin et se reproduira une troisième fois mercredi 6 décembre sur celui-ci avec leur titre « Le grand Cirque ». Leur passage à ce deuxième show a été couronné de succès, la présence de ce groupe a su par son influence scénique faire participer la salle jusqu'à un éclatement total et laisser le public heureux de s'être dépacé pour cette émission, leur manager Claude Lemoine nous a prouvé que même en France il est possible de faire progresser un groupe, mais avant de regarder l'intérêt il faut aimer ce que l'on fait et surtout croire en la pop musique française.

Dr. MAXIPOP.

YES CONSACRES

Le groupe de Rik Wakeman et Steve Howe a reçu un super accueil très chaleureux à Toronto la semaine dernière. Howe est maintenant considéré là-bas comme un très très grand guitariste. Ils furent obliger de bisser « I get up I get down » (le pont de la suite « close to the edge »).

ARTISTIQUE MANAGEMENT (11, rue de Miromesnil, Paris-8e) nous informe de la venue probable de quelques groupes étrangers pour les mois à venir.

Janvier : SWEET SMOKE.
Février : JEFF BECK GROUP.
Mars : TRAFFIC et AMAZING BLONDEL, HUMBLE PIE, DEEP PURPLE (16 et 17, Paris et Lyon).
Mai : SPOOKY TOOTH.
Trois autres groupes devraient également nous rendre visite mais aucune date n'a encore été fixée : J. GEILS BAND, CRAZY HORSE, TEN YEARS AFTER.

infos

CONCERT GRATUIT avec MONA LISA

MERCREDI 6 décembre à 20 h, l'excellent groupe orléanais MONA LISA donnera un concert gratuit à l'Université de Paris (rue des Bergers).

DICK STORY

Réédition chez Pathé de quelques bons vieux titres des Chats Sauvages (au fait, ils se reforment, vous savez ?) sous le titre « Dick Rivers Story ». L'ami Black Swan (Billy Bridge pour les anciens) a écrit deux titres pour le père Rivet : « For Carie » (un slow) et « Stop that rock and roll », un rock bien sûr). A propos du cygne noir, deux titres vont sortir de lui : « Carolyne » et « We can do it too ». Quant à Rivers, attendez notre (superbe) prochain numéro et vous verrez, bande de fans.

ANGE : PREMIER PARTOUT

Ange connait une période faste. Que l'on en juge. Notre confrère Extra a organisé un référendum dont RTL, par la voix de Jean-Bernard Hebey, nous a permis de suivre le déroulement. En voici le résultat tel que vous le découvrirez dans le numéro d'Etra daté de janvier :

Groupes français : 1er Ange (avec une très forte avance) ; 2e Triangle.
Albums français : 1er Caricatures (avec une avance considérable).
45 T français : 1er Tout feu tout flamme.

Par ailleurs, une indiscrétion de Mike Lecuyer, rédacteur en chef de Pop 2000, nous apprend que Ange se détache avec une avance insolente dans le référendum dudit journal.

RTL (J.1B. Hebey) organise également un référendum sans distinction de nationalité. Or Ange, seul groupe français classé, y figure en excellente position.

Ange sort enfin cette semaine un 45 T dont un titre « Le Vieux De La Montagne » est Sésame à RTL. Ce même 45 T, dont le second titre est « Le Soleil Est Trop Vert » sortira en version anglaise en Grande-Bretagne.

UNE MONTAGNE NOMMÉE LESLIE WEST

Alors que Félix Pappalardi, avec Mountain, n'avait cessé de reprendre la suite de Cream, tandis que Leslie West au fil des albums créait une image différente de ceux-ci de part sa personnalité de guitariste, il était maintenant juste de s'apercevoir que seule la qualité était le lien entre Mountain et les défunts Cream. Les choses en étaient donc là, le tout recompensé par la consécration de vedette. Lorsque le nom de... Jack Bruce fut de nouveau lâché comme une bombe, tout était remis en question. L'ombre de Cream restait donc accroché comme un boulet à la demande de Leslie West, aussi n'était-il que temps d'en revenir à son histoire. Plus tard, les critiques musicaux se chargeront d'extrapoler sur ce phénomène.

Pourtant, à peine ce nouvel album paru « Live / Studio / Flowers of Evil », que l'on parle d'un éventuel remplacement de Félix Pappalardi par Jack Bruce à la basse. Autant dire qu'à cette annonce, ça jasa vite dans le métier et la presse spécialisée, et si cette nouvelle était vraie, elle restait fausse sans l'être. Il fut tout d'abord question que Félix quitta le groupe pour s'occuper de la production, mais l'avenir devait nous dire qu'il n'en était rien, outre cela la continuation de Mountain était impossible, et le nom de West, Bruce and Laing s'imposa d'office devant le départ de l'organiste Steve Knight, et avec eux le rapprochement à un groupe qui s'appelait les... Cream. De nouveau, on se retrouvait dans le cercle vicieux, heureusement par chance **Leslie West** n'a pour seul rapport avec Eric Clapton que la guitare et qu'il en est de même pour **Corky Laing** avec Ginger Baker, quant à **Jack Bruce,** il a bien changé depuis ces temps lointains, et il avait même renié le rock à une époque, mais quelques sessions saignantes avec West l'ont vite convaincu du contraire, tandis qu'une première tournée américaine venait concrétiser tout cela. Félix Pappalardi, quant à lui, quittait définitivement l'existence des futurs W.B.L. et se concentrait sur la production de disques avec sa femme Gail Collins, avec des artistes comme Albert King, John Hammond Jr., Holy Smoke, etc.

Ce qui n'était que présomption devenait réalité et la carrière de Mountain cessait scéniquement tandis que pour les susdites raisons contractuelles, elle continuait discographiquement. On put confirmer cette effet de choses au mois de mai 1972 avec la parution d'un album « live » « **The Road Goes Ever On** » sous-titré « featuring Leslie West and Félix Pappalardi ». Disque posthume au demeurant très bon, mais sur lequel il faut penser que sa sortie ne fut justifiée que par la dissolution du groupe. Néanmoins, cet album nous offrait de nouvelles versions de « Long Red », « Waiting To Take You Away », « Cossroader » et, surtout, sur la seconde face, une de plus de dix-sept minutes du fantastique « Nantucket Sleighride » ; le tout nous faisant regretter la mort de Mountain et attendre avec impatience le premier album de West Bruce and Laing.

Ce disque, ils le préparèrent et ne l'enregistrèrent pas à la va vite, tout d'abord, ils donnèrent nombre de concerts aux Etats-Unis ensemble pour obtenir un maximum de cohésion. Jack Bruce, qui se retrouvait à nouveau dans un trio, fit appel, comme par le passé, à son vieil ami Pete Brown qui servit pour ce disque trois poèmes de son cru, et l'on sait que ce dernier est bon. Alors que nos trois compères composaient la totalité du matériel à inclure sur le LP, à l'exception de « Third Degree » de Eddie Boyd. Le résultat, vous le connaissez maintenant puisque je vous l'ai chroniqué dans le précédent numéro, je n'y reviendrais donc pas et je rappellerai que s'il y a quelques petites erreurs, le rock contenu y est excellent. Je vous recommande donc intensément d'acquérir ce « **Why Dontcha** » que Polydor doit mettre en vente en France sous peu, sous la nouvelle marque de Robert Stigwood, et de considérer surtout W.B. and L. comme un nouveau groupe, sans faire de référence, comparaison abusive avec Cream et Mountain.

Si la crème avait accouché d'une Montagne, cette dernière, après l'avoir longuement fécondée, vient de mettre au monde un des sommets de la guitare d'aujourd'hui, j'ai nommé Leslie West et ses tuteurs (Jack Bruce, Corky Laing) sont de classe, il serait (grand) temps de le constater en France !

Jacques LEBLANC

1969 : Mountain Beslie West. Bell 2 C 062 90 515.
1970 : Mountain Climbing. Bell 2 C 062 51 209. Tous deux épuisés et ressortis en 1972 sur **Pop History,** vol. II. Bell - Polydor 2612 018 (double).
1971 : Nantucket Sleighride. Island - Windfall 6396 001.
1971 : Flowers Of Evil. Island - Windfall 6427 007.
1971 : Woodstock 2. Cotillon 840 004/5 (deux titres 1969).
1971 : Atlanta/Isle Of Wight CBS 866 311 (un titre 1970).
1972 : The Road Goes Ever On. Live. Island - Windfall 6427 014.
1972 : Why Dontcha. Polydor France (import Givaudan - CBS kc 31 929 - Windfall).

YES

Vous connaissez le Marquee club ? Vous savez ce club de Soho, quartier de Londres, une cave enfumée sise au 90 Wardour Street ? Je suis sûr que oui. Eh bien, c'est là qu'est né Yes, comme bien avant sont nés les Stones ou les Yardbirds. Comment Yes ça ne vous dit rien, allons, allons, ne me dites pas cela à moi ? Vous ne vous souvenez pas ? Vraiment ? Vous n'étiez pas à Amougies ? Ni à l'Olympia en janvier 1970 ? Ah bon, je vous comprend alors. Excusez-moi, je croyais que... Bon, eh bien alors je m'en vais vous parler de ce groupe fantastique qui en est déjà à son cinquième album. Oui, vous avez entendu le 5e. Allez il est temps que je vous les présente. Mais après ne me dites pas que vous ne savez pas, ou bien.., Vous êtes prêts ? Bien, je commence.

Je vous disais plus haut que Yes est né au Marquee, c'est vrai, c'est dans ce club célèbre depuis un fichu bout de temps que **Jon Anderson** (chant), **Bill Brudford** (batterie), **Tony Kaye** (orgue et piano), **Chris Squire** (basse) et **Peter Banks** décidèrent de former un groupe tous ensemble. Depuis assez longtemps, ils se connaissaient entre eux et s'appréciaient mutuellement dans d'autres groupes qui hantaient les mêmes clubs, de là à former Yes tous les cinq, il n'y avait qu'un pas, très vite franchi d'ailleurs. **Jon Anderson,** le chanteur, est né le 25 octobre 1944 à Accrington, où pendant plus de quatre ans il chanta avec un groupe local, les Warriors, il traîna également plusieurs mois en Allemagne et notamment au Star Club de Hambourg (vous savez le club des Silver Beatles...). **Brudford** est né en 1951 à Sevennoutis, dans le Kent. Yes est son premier groupe. Grand admirateur de Ginger Baker, il tient les baguettes depuis sa plus tendre enfance, puisqu'il apprit le tambour dans la fanfare de sa ville. **Kaye** est né en 1944 à Leicester, il apprit le piano à six ans à peine. C'était d'ailleurs son plus cher rêve. Celui de devenir pianiste de musique classique afin de jouer dans un grand orchestre, c'est pour cette raison qu'il joua dans une formation d'une quinzaine de membres, quand il était aux Beaux-Arts, puis sa passion progressive pour le rock and roll l'emporta, et il décida alors de ne vivre que pour et par celui-ci. Il parcourut les Iles Britanniques avec quelques groupes de deuxième catégorie comme les Bitter Sweet ou les Federals avant de devenir six mois accompagnateur de Johnny Hallyday. **Chris Squire,** quant à lui, est originaire de Wembley où il naquit le 4 mars 1948. C'est seulement pendant la fabuleuse épopée de la Beatlemania qu'il découvrit le rock and roll, mais aussi se rattapa-t-il rapidement en apprenant la basse comme un fou. Ce qui l'incita d'ailleurs à choisir cet instrument, c'est la vue d'un show des Who et son admiration d'alors pour John Entwhisle. Il se joint ensuite au duo Boosey & Hawkes, puis forme les Syb avant de jouer avec Yes. **Peter Banks,** pour sa part, joua dans de nombreux groupes avant de former Yes avec les quatre autres. A peine constitué, ils jouèrent au Marquee, le triomphe, puis au Speakeasy, le supertriomphe. D'ailleurs au Speakeasy, ils devaient remplacer au pied levé, Sly and the Family Stone et s'en tirèrent vraiment avec tous les honneurs. Les éloges ne cessaient de pleuvoir sur ce jeune groupe qui, néanmoins, déjà, ne jouait pas une musique dans la lignée du british blues d'alors. Ne sommes-nous pas en 68 ? Les Nice semblaient vraiment beaucoup les inspirer, d'ailleurs ils ne s'en cachaient pas et à l'instar du père Emerson qui jouait « America » tiré de West Side Story, Kaye adapta « **Something Is Coming** » tiré de cette même célèbre comédie musicale. Mais très vite le groupe sut se dégager de l'empire des Nice pour composer leur propre musique originale.

Après un passage au Royal Albert Hall, en première partie des Nice justement, ils signèrent avec Atlantic, marque américaine, ils furent donc sans doute le premier groupe anglais à signer avec cette marque. Puis les cinq musiciens se produisirent au National Jazz and Blues Festival de Plumpton en août 69. Les Who en étaient d'ailleurs les principales vedettes, ce qui n'empêcha nullement tous les critiques de se prononcer pour un excellent futur des jeunes Yes. Leur premier single « **Sweetness** » venait de sortir. Il reçut un très bon accueil, fut immédiatement suivi de « **Something Is Coming** » puis ils se mirent, devant le succès des deux singles, à préparer leur premier album. Entre temps, ils tournaient énormément et c'est ainsi qu'on les retrouve en novembre 69 au festival d'Amougies, où ils firent un véritable triomphe, puis le 11 janvier 1970, c'est le fameux festival underground 666 de l'Olympia aux côtés de East of Eden, Family, Colosseum et Richie Havens. Leur passage néanmoins ne convainquit pas toute l'assistance, jouèrent-ils trop fort ? Je crois, en effet, que ce fut le principal défaut de leur prestation, défaut qui leur fut largement reproché dans les colonnes des magazines spécialisés d'alors (Best, Rock Folk). Ils interprétèrent en plus des morceaux tirés de WST, une adaptation du « **I See You** » des Byrds Mac Guinn et Crosby, ainsi qu'un très bon « **Every Little Thing** » du couple Mac Cartney-Lennon. Un magnifique solo de Peter Banks vint combler les amateurs des cris stridents d'une guitare menée de main de maître. Hors du fracas des amplis, un niveau sonore assez fatiguant qui gênait une bonne appréciation du groupe, Banks se permit vingt minutes tantôt jazzy, tantôt classiques, pour finalement foncer dans le rock le plus hard avec distorsions et saturations à la clé. Un solo très inventif et très musclé, soutenu seulement par la batterie, toutes les ressources ou presque furent employées, et le final étourdissant plongea dans le free le plus total. Evidemment ce n'était

guère une preuve d'originalité, pour certains ce ne fut qu'un ensemble de clichés successifs piqués à toutes les formes musicales possibles avec une guitare, mais pour moi ce fut bien plus, la révélation d'un sacré soliste et également celle d'un groupe dont l'organiste combla bien des amateurs du grand Keith. Je ne compris pas le demi-succès de leur prestation, sans doute la forme même du festival était en cause, et bon nombre de spectateurs étaient fatigués et manquaient donc de réceptivité suffisante. Bien dommage. Aussi quand parut leur premier L.P. simplement intitulé « **Yes** » vers le mois de mars 1970, je m'empressais de courir l'acquérir. Et je ne le regrettais nullement. On y retrouvait « **I See You** » mais aussi « **Sweetness** » et « **Survival** ». La musique proposée était percutante à souhait, prodigieuse en fait, parfaite harmonie des vocaux, un constant souci du beau, bien plus appréciable encore que sur la scène de l'Olympia.

On retrouve d'ailleurs cette même limpidité des sons, ce même raffinement des solos, quelquefois un peu baroque tout de même, mais très délicat et émotionnel, tout cela se retrouve dans leur deuxième LP « **Time And A Word** » qui parut en septembre 70. Peter Banks avait déjà quitté le groupe et était remplacé par le magnifique **Steve Howe.** Dès son arrivée au sein de la formation, les journaux spécialisés anglais, comme le Melody Maker, titraient « Steve Howe, un nouveau Clapton » ? C'est d'ailleurs pour celui-ci plus un sujet de plaisanterie, comme s'il suffisait de dire « j'aime Eric et sa guitare » pour être aussitôt comparé à « Slow Hands ». Car Steve n'a vraiment rien de comparable avec le fondateur des Cream. Ni même avec son prédécesseur au sein de Yes. Marié, un enfant, il est né à Londres le 8 avril 1947. En 1967, il était le lead guitare des Tomorrow, un des groupes les plus en vue de l'UFO, des temps du Pink Floyd et de Family. Puis, il forma Bodast' avec le batteur Bobbie Claroke et le bassiste Dave Curtis. Il vint d'ailleurs à Paris, en juin 69, et participa avec Bodast au musicorama de Chuck Berry. Grand admirateur de Dylan, il adore le bon vieux rock and roll surtout celui de « Crazy Legs ». Il se joignit au groupe pendant l'été 70 et son jeu plus nerveux que celui de Banks changea quelque peu la musique de la formation. Sur scène, le groupe avait compris que le volume sonore trop important gênait pas mal de spectateurs au cours de leurs concerts. La fatigue, qui s'était emparée de ceux de leur passage au 666, ne risquait plus de se reproduire.

« **No Opportunity Is Necessary, No Experience Needed** », de Richie Havens, « **Everydays** », de Stephen Stills, étaient les seules adaptations que comportaient ce deuxième LP. Malheureusement leurs créations ne furent pas aussi heureuses, « **Prophet** » avec sa (trop) longue introduction à l'orgue de Kaye, « **Astral Traveller** », pièce maîtresse de l'album, ou « **Sweet Dreams** » un peu trop sirupeux firent de cette deuxième tentative un demi-échec. Le son avait évolué et s'était enrichi mais peût-être d'une façon trop pédante. Cette erreur fut très vite réparée par le « **Yes Album** » (en tout seigneur, tout honneur) qui parut en avril 71. La grandiloquence du deuxième (surtout à cause d'une très encombrante section de violons) se mua, surtout grâce à Kaye en une petite merveille très équilibrée mais aussi pleine à craquer de feeling et de dynamisme. « Time » semblait bien artificiel. « Yes Album » réconcilia le groupe avec son public en partant de nouveau avec des racines plus profondément ancrées dans le rock. Cet LP est la consécration d'un groupe, d'une musique raffinée et complexe, modelée à l'extrême, ciselée et admirablement de douces gouttes d'or, les fils d'argent de la très belle musique, celle qui peut se ranger aux côtés d'un King Crimson (d'ailleurs Anderson enregistra « Lizard » avec Fripp et sa bande). Il semblait que Yes avait compris les réelles possibilités d'un studio. La maladresse s'était mue en un art immortel. Musique de climats dont les ambiances changent au fur et à mesure de la progression des (longs) morceaux, suite de crescendos et de décrescendos. Un titre enregistré, « **Live The Clap** » prouvait ce nouvel équilibre du groupe « On Stage ». On a d'ailleurs failli les applaudir à Paris, au début de cette année 71, ils devaient, en effet, venir enregistrer Pop 2 à la Taverne le 5 janvier, mais des ennuis avec la douane, et ils ne purent remplir leur contrat. C'était bien regrettable, surtout que beaucoup voulaient apprécier ce guitariste dont on parlait tant et tant. Tant pis, il fallut se consoler avec une séquence à « **Tous en scène** » une bonne nouvelle à la une des journaux : « Festival au Palais des Sports ». Avec ? Iron Butterfly, Gong, Kevin Ayers et Yes. Ah, un bon spectacle en perspective, notre patrie en est si pauvre que cela sentait bon les bonnes vibrations toutes pleines de superpieds en perspective. Malheureusement, le soir où... allez ne me dites pas que vous ne vous souvenez pas du massacre. Partant du principe bien connu et suffisamment claironné quoique totalement bidon et taré « la musique gratuite » et tutti quanti, les portes furent forcées, une merde incroyable suivit, mais le vandalisme de petits cons en mal de révolution à bon marché (c'est pas ça la vraie révolution, elle reste encore à faire... un jour où et Yes, ni même le Butterfly ne purent se produire. Encore raté. Deux jours après, ma chère patrie m'offrait des vacances mais ça c'est une autre histoire...

Revenons au « Yes Album » pour y souligner « **Starsship Trooper** » et son excellent travail de Brudford aux caisses claires, « **Perpetual change** » et son excellente partie de moog servie par les habiles doigts de Kaye. Celui-ci quitta Yes trois semaines après les regrettables événements que je vous rappelais plus haut, et **Rick Wakeman,** venant tout droit des Strawbs, un groupe fantastique malheureusement mal connu (pour ne pas dire totalement inconnu) chez nous. Ce nouveau virtuose prit l'orgue, le moog et le piano et composa avec Anderson les merveilleux titres du quatrième LP « **Fragile** » avec Howe bien sûr. Cette dénomination convenait vraiment très bien au groupe. Fragile comme est la musique si délicate et à la fois si dure des cinq musiciens. Elle semble prête à se rompre sous le moindre souffle et pourtant sa sophistication superficielle cache une telle richesse qu'elle ne peut être dissociée ni en singles (trop court pour l'inspiration débordante d'un Wakeman), ni reprise par d'autres, tellement elle leur est personnelle. Malgré tout « Fragile » marquait une très légère impression de faible progression par rapport à « Yes Album ». Cette impression s'estompa rapidement avec le cinquième LP. Et de très loin leur meilleur : « **Close To The Edge** ». Trois morceaux seulement. Plus de quarante minutes d'intense émotion, de charme magique. Notamment la suite qui donne son nom à l'album et qui occupe toute la première face (hein ? Comment faire un single ?), cinquième essai, cinquième approche de cette union classico-rock et de loin la plus réussie. « Fragile » perdait de son impact par la longueur souvent, « Close » a perdu cette gêne. Il entraine l'auditeur dans un tourbillon de solos de Howe, des nappes d'orgue étourdissantes (influences du style orgue d'église par instants), une beauté incommensurable, la vie de la musique telle qu'il devient très difficile de ne pas sombrer dans les clichés les plus éculés pour la décrire, car cette musique ne se décrit pas au fond, elle se ressent profondément, en inspirant avec calme, en profitant de toutes les secondes, inlassablement, encore et toujours. Néo-classicisme oui, mais aussi envolées très rock. Merveilleux intermède, « **I Get Up Get Down** » sur un superbe fond d'orgue, la voix d'Anderson assez peu puissante se mêle aux notes toutes en finesse de la guitare de Howe. Vers la fin du morceau (« **And You And I** »), la rythmique de la frappe sèche de rudford et l'accompagnement de Squire à la basse soutient si bien Howe que c'en est un pur joyau. Le rubis de la rock musique. Le chef-d'œuvre incomparable. On ne peut rester insensible, froid devant tant de beauté. De tels groupes peuvent rallier différentes générations sous sa musique. Ils le peuvent. Beau, Grandiose. Fantastique.

Actuellement, Wakeman enregistre avec Howe et Anderson son LP (presque) en solitaire, « **The Six Wives Of Henry The 8th** ». Attendons-nous à quelque chose de superbe. Brudford a quitté Yes pour rejoindre Crimson je crois, **Alan White** le remplace. Ex-associé de Denny Laine pour l'éphémère Balls, White a un jeu bien moins souple que Bill Brudford, plus hard, mais attendons le résultat. Des merveilles sans doute nous attendent encore. **Oui, mille fois oui à Yes.**

Alain LEMAIRE.

DISCOGRAPHIE :

1970 : Yes (Atlantic 921 023/ réf. GB : K 40034 H, distr. WEA).
1970 : Time And A Word (Atlantic 940 049/ réf. GB : K 40085 H, distr. WEA).
1971 : Yes Album (Atlantic 940 067/ réf. GB : K 40 106 H, distr. WEA).
1971 : Fragile (Atlantic 2401 019/ réf. GB : K 50 009 H, distr. WEA).
1972 : Close To The Edge (Atlantic K 50 012 (B), distr. WEA).

Spécial Clubs

LE PRIX DU MEILLEUR DIRECTEUR DE CLUBS A ETE ATTRIBUE A JOHNNIE HONEYWOOD

— Johnnie, beaucoup de gens connaissent ton prénom, que ce soit à Paris ou à Juan-les-Pins, depuis combien de temps es-tu de la « partie » ?

— J'ai débuté il y a seize ans en créant le « Club Ecossais » qui était à l'époque la première discothèque de France avec le « Whisky à Gogo » de la rue Robert-Etienne. Quelque temps après je montais d'un étage pour diriger le « Kilt Club », un club beaucoup plus jeune, même très pop pour l'époque.

— Que penses-tu des clubs en général et de leurs évolutions dans les distractions offertes à chacun ?

— Tout d'abord, les clubs sont beaucoup trop chers et pas accessibles à tout le monde. Les frais que les clubs ont ne nécessitent pas de demander une somme pareille pour se distraire. Ma forme, c'est justement le prix d'entrée qui est, depuis 4 ans, 13 francs avec consommation. Ce tarif nous permet malgré tout de faire une sélection très sévère et nous exigeons une tenue correcte. Je pense que l'ambiance, les disques et les décors sont aussi à la base du succès d'un club. Nous faisons un effort considérable pour que les clients, qui sont devenus des amis, se sentent à l'aise, deux à quatre fois par mois nous organisons des soirées à thème et deux fois pas an nous invitons 1 200 de nos clients, gratuitement, dans un très grand club de l'avenue Montaigne.

— Que penses-tu de la promotion d'un disque dans un club ?

— J'estime que c'est très efficace, la preuve : combien de disques ont démarré grâce aux clubs (« Capri c'est fini » et « Il » par exemple). En ce qui me concerne, je donne toujours la chance aux chanteurs et groupes français. J'ai eu l'occasion de voir débuter chez moi Hervé Vilard, Gérard Lenorman, Vigon, Polnareff, Pascal Auriat, Pascal Danel, Black Swann et bien d'autres qui viennent toujours me dire un petit bonsoir lorsqu'ils sont dans le coin. Ce que je regrette le plus, c'est que les maisons de disques en grande majorité ne font aucun effort pour promouvoir leurs disques au niveau des discothèques, exceptés C.B.S. (Max Dumas), R.C.A. (Jackie Druard), Barclay (Annie Markan) et Philips (Jean-Louis Jannez) qui ont compris.

— Tu changes rarement de Disc-Jockey, tu travailles depuis quatre ans avec Guitou. Qu'a-t-il de particulier ?

— Il sait travailler, c'est tout !!! Il a compris qu'il était aux disques pour faire danser les clients. La plupart passent des disques pour leur propre plaisir sans se soucier des clients qui sont là pour s'amuser, ils n'ont pas compris qu'ils étaient là pour les clients et non pas pour écouter des disques. Remarque, il y a pas mal de directeurs qui sont un peu fautifs...

— Ah ! Parlons-en des directeurs. Qu'en penses-tu ?

— Rien de très bon. La plupart sont des incapables, ils ont des boites extraordinaires et ne savent pas les exploiter. D'abord, ils prennent un disquaire qu'ils payent très mal et qui n'y comprend rien. Gérer un club ce n'est pas ouvrir les portes en passant n'importe quoi comme musique, faire la recette et fermer. Cette époque est révolue, la clientèle veut se distraire, il faut la distraire. Il y a tellement de concurrence, si un client ne s'amuse pas il va au club d'à côté...

— Pour toi, ce n'est pas un problème car tu as compris, C.B.S. aussi t'a compris puisque tu es le meilleur directeur de cubs de France, quel effet te fait-il ?

— Je suis surtout très content de faire un voyage au Liban car je voulais y aller depuis très longtemps. Pour le reste, c'est peut-être la récompense de plusieurs années de travail. Au « Kilt Club », à Paris, ou au « Voom Voom », à Juan-les-Pins, où je fais équipe avec Sylvia, mes clients sont et seront toujours mes amis avant tout.

— Le mot de la fin : Que comptes-tu faire ?

— Continuer !...

INFOS - CLUBS
VIGON OVER THE SEA

Après une tournée qui l'a mené aux quatre coins de la France, Vigon a fait, lundi dernier, sa dernière soirée au « Kilt-Club » de Paris. Il doit se produire pendant trois mois à Tahiti, aux Antilles et à Hawaï, avant de retrouver la France.

JOURNEE « MAXIPOP »

Après le triomphe de la « Journée " Maxipop " », au Fresnoy de Tourcoing (nous en reparlerons), une nouvelle journée est prévue au « Lido » de Toulouse avec Alain Foret, comme Disc-Jockey et la participation des Disc'AZ.

MIDEM 73

La venue de Isaac Hayes au MIDEM se confirme de plus en plus. Les Disc-Jockeys qui désirent se rendre à Cannes pour y participer sont priés de se mettre en rapport avec le S.N.D.J., 14, boulevard Montmartre, 75009 Paris, de toute urgence.

LE POING
(R et R) MARK ROBSON
GLADY (POP)
MUSIC SYSTEM (VAR)
Pour tous Renseignements
CONTACT MANAGEMENT
149 bis, bd de Strasbourg
94 - Nogent
Tél. : 875-38-35

ATTENTION
C'est une exclusivité
MAXIPOP
Le groupe
KONGAS
sera au
DREAM'S CLUB
les 5, 6 et 7 décembre
- à 21 heures -
Le Dream's Club
Anne-Cécile
à Elysée II
78 - La Celle-Saint-Cloud
Tél. : 969.74.03
Compte rendu de cette soirée dans « Maxipop » n° 15.

DREAM'S CLUB
Anne Cécile
· ELYSEE 2
· La Celle Saint-Cloud
· 969.74.03
par Gabriel AZOULAY et Henry GASTALDI

UN VRAI « TIFFANY'S » A MONTPELLIER

Un grand mur blanc, trois têtes-sigles de la chaîne, huit lettres célèbres des gens de la nuit, un immense parking, voici la première vision d'un des derniers nés d'un autre empire « Le Tiffany's ».
Pour le moins que l'on puisse dire, c'est immense. Non seulement on y danse tous les soirs à partir de 23 heures sur deux pistes juxtaposées, on y boit grâce à quatre bars assez vastes mais on y achète des fringues à la boutique et on assiste à des projections de films tous les soirs à 21 heures, avant que Robert Francès prenne possession des platines. La pop est de rigueur et le R' n B' impossible ; par contre, les light-shows « made in Tiffany's » sont très impressionnants.

LE SLAG DEFERLE SUR LA FRANCE... REGINE DECLARE L'OFFENSIVE « SLAG »

Cette semaine, notre « hors concours » sera réservé non pas à un ou plusieurs disques mais à une nouvelle danse qui commence à faire fureur dans toutes les discothèques de France : le « Slag ». Michel Drucker l'a programmé dans son émission de dimanche dernier et Guy Lux a invité les « Gemello Twins » (les créateurs !) à « Cadet Rousselle ». Chose rare, pour une fois ce n'est pas une « nouvelle danse pour débiles », il y a une ambiance très amusante, un rythme certain et des pas agréables. Il faut préciser que le « Slag » a été créé au « New-Jimmy's », l'empire de Régine, à Montparnasse. Régine reviendrait-elle à ses premières amours ? Le fait est qu'elle a vraiment du métier dans le monde des discothèques et que cette fois-ci encore elle a bien misé.

POURQUOI ?

POURQUOI LA PEINE DE MORT

Mardi 28 avril - 7 h 30 : Les nouvelles du matin sur Europe 1.
Le journaliste de service, sur le ton habituel fait le résumé quotidien des aventures de moins en moins piquantes de ce mi-comédien mi-pin up de la diplomatie qu'est devenu Kissinger.

8 heures : nouveau journal parlé. Cette fois, le ton change. Plus dramatique, il souligne l'événement : **Buffet et Bontemps** ont été exécutés ce matin à l'aube. Aussitôt après, l'un des défenseurs de ces deux hommes qui apparaissent tout d'un coup comme victimes, en dépit de leurs crimes, rapportent d'une voix émue, les ultimes paroles des condamnés.

— Buffet a dit qu'il espérait être le dernier sacrifié d'un système pénal moyenâgeux toujours axé sur la peine de mort, explique l'avocat.

Jean-François Kahn, à son tour entre en scène. Il se livre à son exercice de réflexion journalier. Cette fois, les événements le servent. Avec beaucoup de bon sens, il parle du drame de conscience qu'a dû vivre M. Pompidou, avant de prendre une décision aussi difficile.

Rien à ajouter, rien à critiquer sur le commentaire bien dosé, sensible mais sans pleurnicherie de M. Kahn. Au détour d'une phrase, le journaliste d'Europe 1 lance la formule rituelle :
« La mort de Buffet et de Bontemps nous concerne tous. » Le problème de la peine capitale se pose à chacun de nous.

Sur cette question, les adultes ont une opinion toute faite. Ils sont, les sondages le rappellent régulièrement, en grande majorité pour la peine de mort. Si on devait faire un référendum sur ce point, nul doute que 70 % des Français votants diraient non à son abolition. Quant aux jeunes, personne ne sait exactement ce qu'ils pensent. Dans les lycées et les collèges techniques, les professeurs qui acceptent de discuter avec leurs élèves abordent souvent le sujet. Grosso modo, ils sentent que les jeunes sont plutôt contre et surtout, qu'avant de condamner, ils essaient de comprendre. C'est là une excellente méthode à suivre. Essayer donc de comprendre.

LE SUPPLICE DE L'ATTENTE

Faire preuve de compréhension, c'est l'expression à la mode. Il est bien rare que n'importe quel participant à tel face à face télévisuel ou tel dossier de l'écran ne l'emploie pas. Plus aucune personnalité, parlant à la radio ou paraissant à l'écran n'ose condamner brutalement sans chercher d'abord à comprendre. Un jeune qui exécute un mauvais coup, un adulte commettant un meurtre ne sont plus comme par le passé immédiatement considérés comme bête à abattre. Et c'est tant mieux.

Il faut bien reconnaître que les journalistes sont pour beaucoup dans cette évolution de l'opinion. De moins en moins, ils jugent de façon sommaire. De plus en plus, ils essaient de se mettre à la place de ceux qui sont en cause. Un condamné à mort, c'est bien sûr quelqu'un qui a accompli un acte abominable mais, dit-on avec raison, c'est également un être humain, avec ses faiblesses, parfois ses remords qui vit dans l'angoisse la plus insoutenable, celle de la mort. Nous touchons là ce qui scandalise souvent dans la peine de mort : l'attente de l'exécution inséparable de l'espoir d'une grâce.

Automatiquement une image vient à l'esprit. Celle d'un homme réduit à l'impuissance entre quatre murs en état de survie, n'ayant plus d'autre recours qu'espérer dans le jugement d'un autre homme, si haut placé soit-il. Sans beaucoup d'effort, on imagine la torture morale et psychologique subie par l'individu condamné qui ignore — jusqu'à ce que le président décide — s'il vivra ou non dans un jour ou deux. La mort fait peur, mais la mort pour soi décidée par un autre est pire qu'inhumaine.

LA VENGEANCE AVEUGLE

C'est l'argument favori des avocats qui font campagne contre la peine de mort. Celle-ci ne représente qu'une illustration de la loi du talion, loi barbare entre toutes. Pour venger une victime, l'autorité juridique ordonne l'exécution de l'assassin. Elle commet un meurtre au nom de la loi, mais tout aussi condamnable sauf qu'elle l'exécute avec cette monstruosité froide assortie de bonne conscience qui la rend plus inhumaine encore que l'assassin. Un avocat célèbre, Me Naud ne cesse de le répéter : « Une société qui se veut moderne, évoluée reste sauvage dès lors qu'elle institue la peine de mort. Il faut, dit-il, avoir devant les yeux le spectacle presque insupportable de ces condamnés qui cherchent désespérément des raisons d'espérer ; qui ont le sentiment d'être le jouet de la bonne ou mauvaise volonté de l'appareil juridique, alors que le bien le plus précieux, leur vie, est en jeu. Spectacle pathétique, poursuit Me Naud, de ces quelques hommes et femmes que les magistrats et les jurés ont décidé de soumettre à des techniques d'élimination, techniques brutales, d'un autre âge, en contradiction avec tout ce qu'enseignent les sciences médicales et sociales. Un meurtrier est un homme malade, il faut comprendre et soigner et non pas l'exécuter de sang froid.

L'AUTRE SUPPLICE

Buffet et Bontemps ont été envoyés à la guillotine, c'est un fait. Mais un troisième a été épargné. Tout se passe donc comme si l'autorité suprême, responsable ultime, avait trouvé de quoi comprendre un assassin et non les deux autres. La compréhension des meurtriers est-elle possible dans certains cas et impossible dans d'autres cas ?
On comprend qu'un homme européen ou autre peu importe, tue par besoin d'argent. On ne l'excuse pas, la preuve c'est qu'on le condamne. Simplement, on peut penser que la faute n'est pas uniquement sienne, qu'elle est aussi en partie celle de la société.

Le cas des deux condamnés étant plus exceptionnel, ils avaient exécuté des otages au cours de la révolte de prisonniers de Clairvaux. Exécution là aussi de sang froid, ou presque, d'un homme et d'une femme pleinement innocents, qui jusqu'au dernier instant ont pu espérer avoir la vie sauve. Le supplice des deux otages ne fut probablement pas moindre que celui enduré par Bontemps et Buffet. Faut-il dire que l'exécution de mardi matin était normale, ou que ce fut « une saloperie » pour reprendre les mots de l'un des avocats ? Personne, jeune ou adulte, d'un bord politique ou d'un autre, ne peut répondre avec certitude.

Parce qu'ils se rapprochent de la cruauté pure, des actes comme ceux-là ne s'expliquent pas. Leur anomalie défie tout jugement. Alors, disent les ennemis de la peine de mort, à quoi bon juger, pourquoi ne pas considérer ces individus pour ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire des malades ? Les sciences les plus avancées décrivent aujourd'hui le crime comme une maladie. C'est une idée capitale qu'il faut faire pénétrer dans l'opinion. Et surtout parmi ces représentants de l'opinion que sont les jurés. Parlons concrètement : il y a quelques années, après un crime abominable, Buffet dit au juge qu'il avait tué pour « savoir ce que cela faisait ». Paroles d'un déséquilibré qui a tué gratuitement, à la limite pour le plaisir.

LA PRESSION DE L'OPINION

Si 60 à 70 % des Français sont favorables à la peine de mort, la quasi-totalité de l'opinion avait été horrifiée par les crimes de Clairvaux. De plus, tous les syndicats du personnel des prisons avaient fait savoir qu'ils attendaient une punition exemplaire de Bontemps et Buffet. Cela veut dire que les réactions à l'affaire de Clairvaux ont été dures, très dures même.

Cela veut dire encore que personne ou presque n'aurait compris que l'on gracie les deux meurtriers. Politiquement, la situation leur était donc peu favorable.

Mardi soir, Me Naud déclara que l'exécution de Buffet et Bontemps rejetait la France et les Français vers la sauvagerie. Un journaliste lui fit alors remarquer que, d'après les sondages, l'opinion souhaitait le maintien de la peine capitale. Aux sondages de 1972, l'avocat répondit par un autre sondage, celui de 1969 qui révélait que 60 % des Français étaient pour l'abolition de la peine de mort. Désaccord des chiffres mystérieux, conclut Me Naud, qui prouve vraiment qu'on ne doit pas faire tellement confiance à la méthode et aux résultats des sondages. Peut-être Me Naud a-t-il raison. Mais il y a, à mon avis, une explication sans mystère. Il suffit de dire, que depuis 1969, a eu lieu la révolte des prisons et des événements comme à Clairvaux qui ont retourné le courant d'opinion. C'est une situation qui existe ailleurs qu'en France. Aux Etats-Unis, que Me Naud cite souvent, en exemple, l'Etat de Californie très récemment a rétabli la peine de mort, abolie quelques années auparavant.

En définitive, il n'est pas surprenant que les avocats, pas tous, et les hommes politiques aient des jugements divergents. Par son métier, l'avocat est en contact avec l'accusé et en le fréquentant, il peut découvrir même chez l'assassin le plus sanguinaire, des traits de personnalité attachants. Au contraire, l'homme politique se situe à l'autre bout de la chaîne. En tant que personnalité publique, il ne peut ignorer l'opinion. Pour le meilleur et pour le pire. Et même si on le regrette.

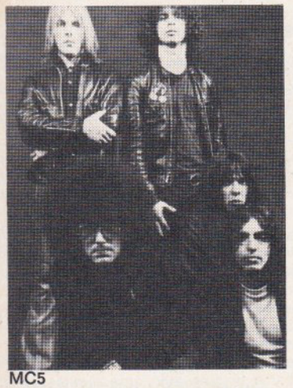
L'abolition de la peine de mort est aujourd'hui une idée plus impopulaire que jamais.

EN SCÈNE

LA DEBACLE

Mauvaises vibrations, bagarres, pannes de courant, vraiment les gars de Pop 2 n'ont pas été gâtés ce mercredi 29 novembre pour la venue des rockers de Motor City. En tout premier lieu le concert fut reporté de 18 h 30 à 21 h car les musiciens s'étaient plus ou moins perdus en chemin, quant à leur matériel, lui aussi voyageait sur les routes. Dois-je vous donner le menu d'une si mauvaise soirée ? Bien, allez je me décide.

Donc, vers 21 h, le Bataclan était une fois de plus pris littéralement d'assaut pour le concert annoncé (MC 5), et ce dès 17 h. Il faut avoir du courage pour attendre si longtemps assis inconfortablement sur le plancher. Enfin, tout aurait pu bien se passer si l'intrusion en force de nos « angels » locaux, enfin espèrent-ils cette appellation mais leur gabarit est bien inférieur à leurs congénères américains ou même anglais (ces derniers ont même le mérite d'être intelligents, rappelez-vous du concert de Hyde Park). Bref, ce qui devait arriver, arriva, fiers de leurs blousons cloutés aux armes de la California Hell's confrérie, ils ne permirent pas que des jeunes de 14-15 ans osent leur réclamer de s'asseoir ; leur place, c'était la scène. Point à la ligne. Enfin, un peu inquiet Blanc Francart, annonça : « Voici les MC Four ». Oui, voilà pour-



MC5

quoi le titre de cet article est « la débacle », car le groupe, qui se présenta devant nous, n'a abso-lu-ment plus rien à voir avec celui que nous connaissions, et qui était passé au début de l'année à Jouy-en-Josas. Finis les costumes colorés, les symboles anti-américains, la hargne révolutionnaire, il ne reste plus que quatre rockers perdus sans le secours de l'immense puissance de leur sono. De la formation originale, il ne reste que les deux guitaristes **Fred Smith** et **Wayne Kramer,** le chanteur Rob Tyner a quitté la galère. Leur nouveau batteur, grandes baccantes style mexicain, est minable comme il n'est pas permis. Kramer et Smith n'ont jamais été des dieux à la guitare, tout au moins fournissaient-ils une solide assise derrière la voix de Tyner. Il ne reste plus rien de tout ça. La fureur revendicatrice n'est plus. Des rockers (**« Hi Heel Sneakers », « Be My Lover », « Wee Wee Hours »**...) juste médiocres. Et puis la sono merdait, les pannes se suivaient, des bouteilles ont volé en éclats, oh et puis merde. Un groupe est mort. Il s'appelait MC Five dans le temps. C'était chouette.

Alain LEMAIRE.

GOLF DROUOT

Le Tremplin 505 Americano du 17 novembre a été remporté par le groupe Sade. Il fallait le souligner car les lumières de l'actualité (à savoir les caméras de la télévision) ont surtout mis en valeur les garçons d'Alain Régis, Virus. Les Roubaisiens, couronnés récemment « Grand Prix du Golf Drouot 1972 » en catégorie amateur étaient, en effet, devancés d'une courte tête par Sade, groupe bénéficiant d'une grande cohésion. Survivance était le troisième orchestre de cette soirée, Il ne démérita aucunement. Seulement voilà, les places étaient très chères ce soir-là au Tremplin 505 Americano.

Mercredi 22 novembre Jean-Bernard Hebey (RTL) retransmettait depuis le Golf un concert d'Ange qui avait fait le déplacement de Belfort pour la circonstance. Concert gratuit, les places ayant été retirées (dans les quelques minutes ayant suivi l'appel à l'antenne) dans le hall de RTL. Dès 20 heures, 500 personnes s'agglutinaient devant le 2 de la rue Drouot. A 20 h 45, en colonne par deux, elles envahissaient paisiblement le temple de la pop et posaient leurs fesses partout où il restait un centimètre carré de libre. Jean-Bernard s'était réfugié dans la cabine du disquaire d'où il allait diriger les opérations. Jacques Chabiron et Richard Adaridi allaient assurer le relais entre sa personne et Ange isolé sur le tremplin. La presse pop était là au grand complet : Maxipop avec Jacques Barbier, Jacques Leblanc, Pop 2000 avec Mike Lecuyer, Pop Music avec Jacques Barsamian, Rock et Folk avec Leloir son photographe et Extra avec son rédacteur en chef Gérard Baqué. Même Podium avait délégué un photographe.

Ange déferla et il aurait fallu être « Méchamment con » (à bon entendeur) pour ne pas aimer au point de se caresser les amygdales avec le gros orteil. La musique d'Ange nous fait prendre de l'altitude, on oublie, émerveillés que nous sommes, le grand prix de la cigale et le jocker de mes deux. On imagine une cathédrale juché sur le Pic du Midi, ses portes qui volent en éclats sous une agression de l'orgue, les puanteurs de soufre qui s'en dégagent, passent en rase mottes sur les genêts et les jonquilles et vont s'accrocher au ventre bas des nuages pour disparaître à jamais dans un trou du ciel. La musique d'Ange crucifie les angelots et purifie à force d'être démoniaque. C'est là son paradoxe. Elle nous incline à un lyrisme d'homme saoul et content de l'être, elle nous envoie nous mirer devant la conscience des étoiles et nous oblige à admettre qu'on a une drôle de gueule.

J'écoutais « Le vieux de la montagne » et je pensais, à ce con, rencontré dans le couloir d'une radio périphérique qui disait avoir trouvé ce titre prétentieux. J'irai, je le promets, brûler un cierge pour lui en la cathédrale de saint Ringo et le vouerai à une éternité de « Petite poupée de porcelaine ».

Roger FREY.

GIBUS

Eh bien, oui ! Demain, jeudi, ce sera le troisième jeudi que se produit, au Gibus, le Big Band de Claude Cagnasso. Pour les non-initiés, Big Band cela veut dire littéralement : gros orchestre. Autrement dit une réunion de 15 à 25 musiciens, chez Claude Cagnasso ils sont 20, âgés de 20 à 30 ans :

aux trompettes : Tony Brenes, Louis Toesca, Bertrand Dujardin, Pierre Gauthier, Michel Bos ; suppléant : Ernesto Puentes ;

aux trombones : Pierre Goasguen, Jacques Bolognesi, Michel Camicas, Maurice Cevrero, Bernard Camus ; suppléants : Luis Fuentes, Georges Conti, Daniel Bruley ;

aux saxes : Jean-Marie Biliaerte, Henri Poulet, Alain Hatot, Gilles Calmette, Romain Mayoral ; suppléants : Gilbert Cuiffi, Jean-Michel Hervé ;

à la basse : Patrice Catarini ;

à la guitare : Christian Escude ;

à la batterie : Christian Lete ;

suppléant : Charles Bellonzi ;

aux percussions : Gergose Lartigaut. On peut tirer son chapeau à Claude Cagnasso car avoir le courage de faire régulièrement répéter 20 gars, de tenir le coup dans l'attente de pouvoir de temps en temps jouer en public et, la plupart du temps pour pas un sou, eh bien ! il faut le faire, d'autant plus que cela coûte beaucoup plus que cela ne rapporte. Il faut, également tirer son chapeau aux musiciens du Big Band car, obligés de travailler, soit en studio, soit en accompagnement de chanteurs, il répondent malgré tout présent à chacune des répétitions de leur Big Bang, car ils y tiennent, pour eux c'est le pied de jouer en Big Band. N'importe quel musicien vous le dira jouer en Big Band est une aventure passionnante qui exige une discipline musicale parfaite. Dans un grand orchestre, aucune faute n'est permise, sans quoi, c'est le risque de voir tout l'orchestre se planter lamentablement.

Pour revenir au sujet qui nous intéresse, l'orchestre de Claude Cagnasso. Il est indubitable que c'est du beau travail les arrangements signés Claude Cagnasso, arrangements il faut le reconnaitre assez compliqués à exécuter, sont d'une excellente facture, à remarquer la section de saxes qui jouent vraiment ensemble, avec le même vibrato, comme s'il n'y avait qu'un seul exécutant mais avec une puissance sonore égale de l'un à l'autre des exécutants. Très bons solos d'Alain Hatot au sax ténor, tant sur les binaires que sur les ternaires, ce musicien aux idées subtiles nous retient l'attention tant par son swing que par ses qualités techniques certaines.

Les trombones sont également très bien réglés malgré des passages très compliqués exigeant une attention soutenue dans la lecture des arrangements auxquels une large place leur est accordée, les solos de trombone sont remarquablement exécutés tour à tour par : Jacques Bolognesi et Michel Camicas ; j'ai retrouvé dans cette section de trombones certains aspects de l'ambiance enivrante qu'était celle du Big Band de Dizzie Gillespie dont je viens de réécouter quelques disques.

Les trompettes ont, eux aussi, un dur travail et certains passages les laissent à bout de souffle, mais de cela personne ne s'en aperçoit et pourtant il faut le faire et ce n'est pas donné à tout le monde. Excellents solos de trompette de Michel Bos exécutés à faible volume, pleins de finesses et d'un joli phrasé non dépourvu de swing également.

A noter l'absence de piano, remplacé ici, par la guitare électrique dont Cagnasso a su tirer un très bon parti dans ses arrangements ; Christian Escude tient cette guitare, il est Manouche tout comme l'était « Django », il nous a gratifié de quelques très bons solos d'où découle un talent certain et une pointe de cette sonorité si particulière aux Gitans tout en étant basée sur une technique moderne.

MAXIPOP est heureux d'être le premier à vous informer de la naissance du PREMIER

MAXIPOP GAP GABRIEL AZOULAY PUBLICITE

avec
en Face 1
T. REX
(Marc Bolan)
et en Face 2
GÉRARD LENORMAN

30 f

JOURNAL ONDAE

special S N°1

Une nouvelle formule de journalisme
SPECIAL "S"
Le 1er vrai journal sonore

Parce qu'un journaliste n'écrit pas comme il parle.
Parce qu'il y a encore des choses que l'on dit et qu'on n'imprime pas.
Parce qu'il y a des questions embarrassantes et des réponses indiscrètes.
Parce que la pudeur, la censure et l'hypocrisie existent encore.

LA CASSETTE N°1 EST EN VENTE

T. Rex : et la Musique, et Dieu, et l'Amour, et la Drogue, et les Femmes, et les Hommes.
G. LENORMAND : et les Filles, et le Succès, et la Gloire, et Demain.

Bon spécial à retourner à
SPECIAL "S"
9, av. de la Motte Piquet 75007 Paris

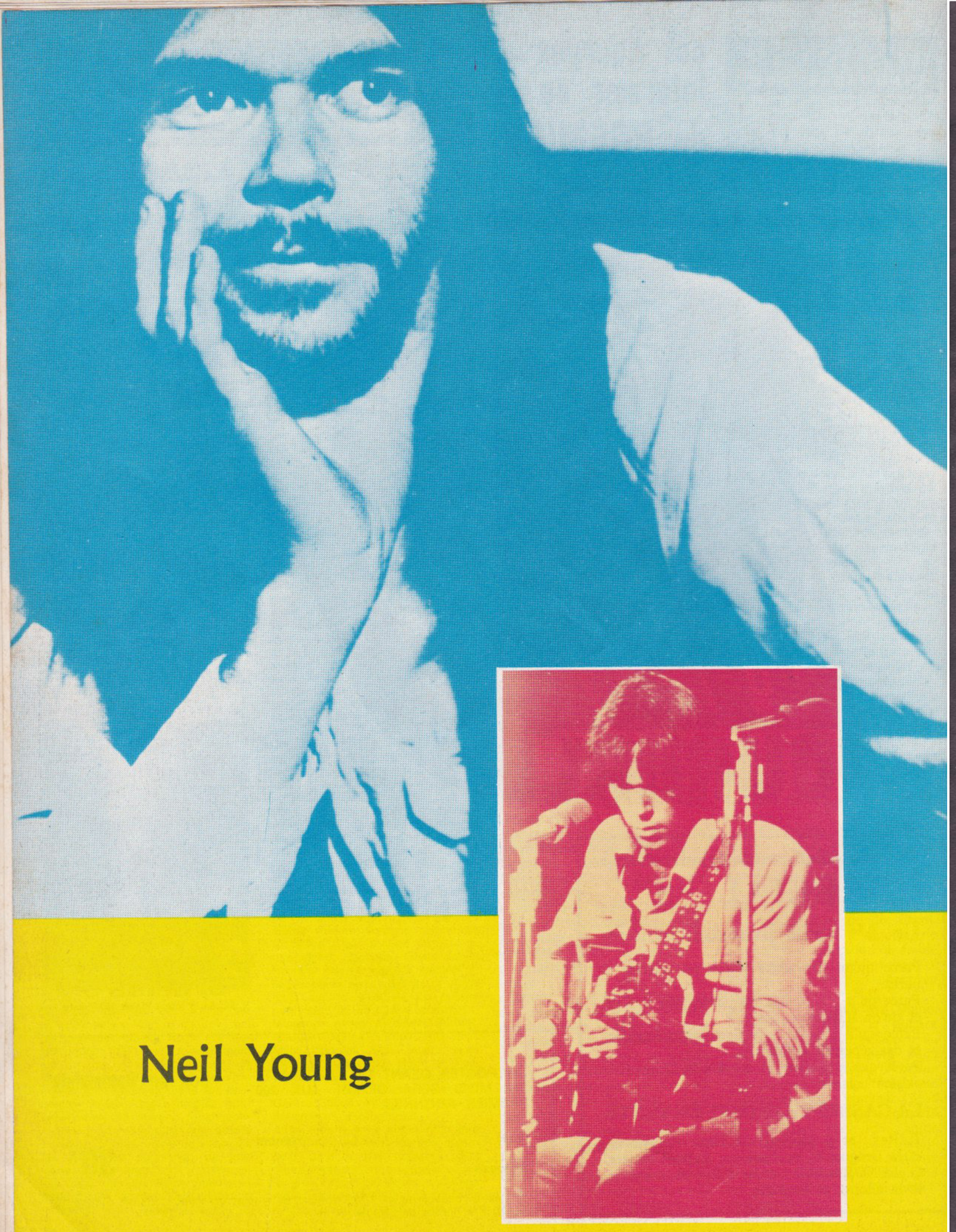
UN POSTER GEANT DE LA VEDETTE DU MOIS SERA OFFERT AUX 200 PREMIER ABONNES.

Bon de Commande

Nom ..... Prénom .....

Adresse 30F

Je désire recevoir le n° 1 de Spécial S, ci-joint un mandat ☐ un chèque ☐ de 30 F à l'ordre de Spécial S.



Neil Young

NEIL YOUNG présente

" JOURNEY THROUGH THE PAST "

Un simple assez politisé fin juin « War Song », plus que ne l'était « Ohio », faisant suite au merveilleux album que représentait à nos yeux « Harvest », et puis plus grand-chose de neuf ne nous parvint du côté de Neil Young durant l'été, tandis que ses trois ex-compères, Crosby, Stills & Nash (séparés), faisaient beaucoup parler d'eux. Quelques échos pourtant par-ci, par-là, nous apprenaient que Neil Young travaillait énormément, mais l'on n'y prenait pas trop garde tellement, chez lui, tout ce qu'il entreprend est fantastique.

Et puis voilà, il a encore fait mieux, une réussite éblouissante, la réalisation d'un film « Journey Through The Past » dont voici la bande originale sous forme d'un double album que l'on peut qualifier d'autobiographique.

En effet, on évolue des Buffalo Springfield avec Stephen Stills à Crosby, Stills, Nash & Young, puis à Neil Young seul et aussi également les expériences de Stray Castors, Tony & Susan Alamo Christian Foundation Orchestra & Chorus, tout ceci contribuant à très bien retracer la carrière du Canadien dans « Un voyage à travers le passé ».

L'ensemble est restructuré par une très belle pochette qui nous prouve savamment un avant-goût du film et, lorsque l'on écoute la bande sonore tout en regardant les photos, tout cela prend (presque) vie et l'on croit voir une avant-première du film. Cette pochette dépliante est donc là pour nous faire découvrir de forts jolis plans issus du film ou du travail au cours de sa réalisation, ce qui donne, un peu, une impression fort agréable de participation.

Cette sensibilité que Neil Young exprime si bien ne peut que nous toucher, et c'est avec recueillement que l'on écoute « **For What It's Worth Mr. Soul** » partagé entre l'écriture de Steve Stills et celle de Young, puis suit le fameux « **Rock & Roll Woman** », tout cela de l'époque de feu Buffalo Springfield. Flash qui vous traverse l'esprit un court instant, vous faisant revivre aussi vite les vertes années de 66-67, que déjà la nostalgie de Crosby, Stills, Nash & Young vient vous étreindre le cœur. Et c'est dans ce dédale de petits joyaux, que sont « **Find The Cost Of Freedom** », également de Stills comme « Rock & Roll Woman », « **Ohio** », le superbe réquisitoire sur les quatre morts de l'Université de l'Etat du Kent, aux Etats-Unis, « **Southern Man** », « **Are You Ready For The Country** », « **Let Me Call You Sweetheart** », « **Alabama** », qui nous font évoluer, passer de Crosby, Stills, Nash & Young à Neil Young le solitaire et à cette superbe tentative de fusion que représente « **Words** » entre le classicisme et le rock, morceau qui couvre toute une face sans aucune lassitude, tellement sa beauté est grandiose. Enchantement qui se poursuit avec « **Relativity Invitation** », « **Handel's Messiah** », « **King Of Kings** » pour en revenir à « **Soldier** », dernière composition de Neil Young de ce film/disque, le tout se clôturant sur « **Let's Go Away For Awhile** », de Brian Wilson et les Beach Boys.

Devant cette beauté étalée, aussi bien à notre ouïe qu'à notre vue, il est difficile d'entrer dans le détail au sujet de ce double album, le disséquer pour une étude profonde relèverait d'un sabotage envers l'ensemble de ce chef-d'œuvre, peut-être par la suite avec le vécu, mais là toute la saveur en est encore trop fraîche et l'arôme trop palpitant pour s'y risquer. On ne se lasse pas de s'en délecter et seule une folle envie de voir le film se dégage de l'écoute de « Journey Through The Past ».

L'on pourrait également choisir de revenir en arrière sur la carrière de Neil Young et tous ses déboires pour en arriver à l'extraction quasi monumentale de cette somme de travail, mais il le fait si bien lui-même avec ce flash-black, que ce serait une insulte et un manque de goût de s'y risquer après lui. L'homme est si attachant que le seul droit que l'on ressent devant cette offrande est de la savourer et de la déguster tout en essayant de le faire avec autant de délicatesse que lui l'a fait pour la réaliser.

Peut-être appelle-t-on cela... l'AMOUR, en tout cas, c'est une bien belle émotion que Neil Young, avec « Journey Through The Past » nous présente là sous forme de film/disque.

Jacques LEBLANC

P.S. — Je ne vous redonne pas la discographie de Neil Young, qui a été publié dans le nº 2 de « Maxipop ». Par contre, voici la référence de « Journey Through The Past » : Warner Bros WEA 2 XS 6480 & Import Givaudan. Sans avoir vu le film, je crois que le 10 sur 10 s'impose (c'est extrêmement rare) puisque Neil Young, avec toute sa sensibilité, a su atteindre la... perfection. Beau.

SPECIAL S

C'est un journal sonore. Un journal sonore sous forme de cassette pré-enregistrée. Sur cette cassette 2 interviews : plage 1 Marc Bolan et plage 2 Gérard Lenorman. Ces interviews sont exclusifs. Dès aujourd'hui commandez Spécial S A la semaine prochaine pour Spécial S n° 2.

Voir page 15.

Il faudra bientôt 60 000 animateurs. Tous des professionnels. Comme ceux qui sortent de l'IPSA*

L'animateur est partout où ça bouge : les clubs, les séminaires, les organisations de voyages et de loisirs, les grandes manifestations sportives ou commerciales. Il est celui que l'on écoute et que l'on suit. C'est lui qui organise. Travail ou loisirs. L'animateur est partout. Il voyage, il rencontre toutes sortes de gens passionnants. Il entre de plain-pied dans les milieux les plus fermés : sport, spectacle, journalisme. Quand les autres se détendent, il travaille, bien sûr. Mais agréablement. Et en gagnant très bien sa vie.
La civilisation des loisirs, en effet, a fait de l'animateur un vrai professionnel : rien qu'en France, il en faudra 60 000 dans les prochaines années. 60 000 professionnels. Comme ceux que l'IPSA est jusqu'ici seul à former. Créé et animé par des professionnels - dont plusieurs sont des vedettes de la radio et de la télévision - l'IPSA dispense une formation théorique et pratique (stage) qui vous ouvrira en quelques mois une carrière en flèche dans un métier en pointe.
Décidé à ne pas traverser la vie inaperçu ? Découpez ce bon.

Je désire recevoir, sans engagement, une documentation sur les cours de l'IPSA.

M., Mlle _____
prénom _____
profession _____ âge _____
adresse _____
_____ tél. _____

optadragon

*IPSA SLC

Institut Privé Supérieur d'Animation
cours à temps complet et cours du soir
59 rue Réaumur, Paris 2e - 508 48-20

PHOTO MARC DREYFUS

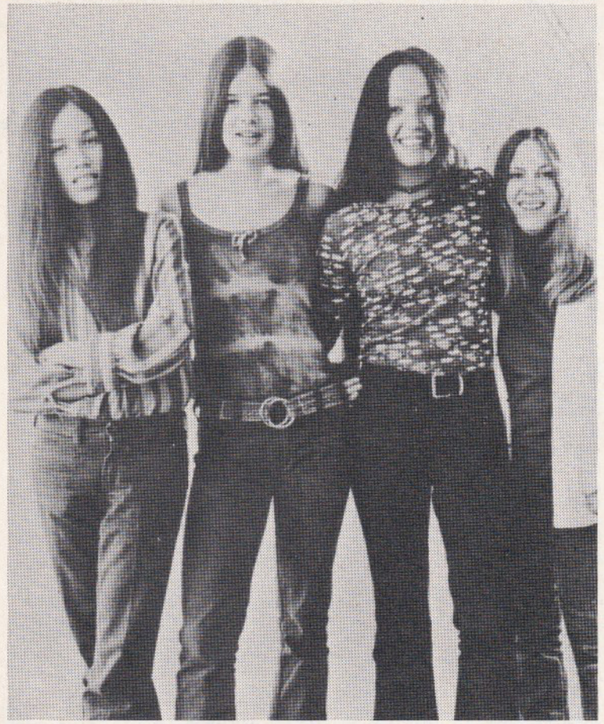
NANETTE WORKMAN
La Solitaire

Je ne sais pas si comme moi lorsque vous avez entendu parler de Nanette en France au côté de Johnny Hallyday comme ancienne choriste des Stones et Joe Cocker vous avez eu la curiosité d'aller vérifier sur les pochettes de disques, moi je l'ai eue. Et alors j'ai eu la surprise de voir son nom nulle part inscrit sur celles-ci, bizarre, pourtant il y avait bien Nanette Newman, bien sûr ça portait à confusion mais ça n'éclaircissait pas le mystère !

Pour cela, lors de la conférence de presse de Ike & Tina Turner on m'a gentiment présenté à Nanette en me proposant de la rencontrer. Evidemment j'ai accepté, mais je ne vous dirai pas où ça eut lieu afin d'éviter des tas d'angoisses, outre que ça surprendrait pas mal de lecteurs, mais ne quittons pas notre sujet. Tout d'abord drôle de nom que celui de Nanette, qui signifie en français « Homme travailleur » surtout lorsque l'on est une femme, mais là ne sont pas nos considérations. Notre conversation a été des plus amicales et j'ai d'abord eu la chance de voir mon mystère du début élucidé en apprenant, ce que je pensais, que Nanette Workman et Newman ne font qu'une et que c'est Joe Cocker qui avait pris l'habitude de la surnommer ainsi en souvenir d'une ancienne vedette. Lui faisant remarquer qu'elle parlait très bien le français elle m'a raconté qu'elle l'avait appris au Canada mais qu'elle avait dû tout réapprendre une fois arrivée en France, tellement c'est différent là-bas. Puis la conversation en est venue au côté musical de sa carrière et notamment à son nouveau simple sur la marque de Johnny « H », signalons au passage que Nanette ne travaille plus avec lui depuis le Johnny Circus en tant que partenaire, tel que pour « Apprendre à vivre ensemble », l'autre face de son premier simple « Fleur déracinée ». Ce prochain single sera peut-être le dernier en français, il comprend : « P. S. oublie moi »/«Revoir ma maison », l'enregistrement a été effectué en Angleterre avec entre autres la participation de Peter Frampton et Mike Kelly, des gens qui ont fait leurs preuves, pour le premier les Herd, Humble Pie, Camel et le second ex-Spooky Tooth. Parmi les projets de Nanette la préparation d'un album, ça va de soi je pense, peut-être une tournée avec Michel Polnareff en 1973 et puis des tas d'autres choses que l'on ne peut pas encore dévoiler pour l'instant.
En scène, Nanette accorde surtout sa préférence au rock' n' roll, on n'a pas travaillé avec Cocker et les Rolling Stones pour rien, c'est d'ailleurs son groupe préféré avec Led Zeppelin, à ce sujet elle réalise en ce moment un des projets qui lui tient à cœur, c'est celui de monter son propre groupe, ceci devant lui permettre une plus grande liberté scénique.
Après ce court entretien une chose reste certaine, je lui souhaite que son succès futur n'égale que sa gentillesse et là il sera grand, alors n'oubliez pas de porter votre attention sur son nouveau simple dès qu'il sera dans les bacs de votre disquaire.

J. LEBLANC.

ROCK'N'ROLL GIRLS AGAIN



FANNY

Dans notre dernier numéro, je vous ai présenté Birtha, un des groupes féminins les plus connus actuellement, un groupe très hard rock, très dur, mais avant Birtha, il y avait Fanny, sans doute le premier groupe exclusivement féminin qui ait existé. Du moins, le premier à atteindre une renommée internationale bien méritée. Comme je vous le disais, bien loin de l'attrait sexuel de mignonnes aux miches à l'air comme les Ladybirds, groupe danois composé exclusivement de minettes fort peu vêtues et pour lequel la musique n'était vraiment pas l'attrait, bien loin de ces sex groups, il y a de très bonnes rockeuses. C'est Fanny.

Ce groupe existe en fait (du moins virtuellement) depuis près de huit ans. Eh ! oui, il y a si longtemps que des filles forment des groupes toutes seules. Non, il n'a pas fallu attendre le Women's lib de Germaine Greer pour qu'elles se décident, ces adorables, à former un groupe de rock. A l'époque les deux sœurs **Millington, June Elizabeth** (née en 50) et **Jean Yolanda** (née en 51) commencèrent toutes deux à se produire en duo dans les collèges et les universités. Recueillant un succès appréciable parmi les étudiants et les étudiantes, elles fondèrent un quartet, toujours entièrement féminin. Cette formation **The Sveltes** interprétait touts les succès du moment, les hits des charts de leur pays, les Etats-Unis. Tout ceci ne les empêchait nullement de continuer leurs études, puis elles se produirent en Caroline du Nord, au Nevada, jouant dans les bars et les discothèques, seules Jean et June en restaient les piliers, car elles changeaient très souvent de pianiste et de batteur (batteuse ?). Enfin en 68, après deux ans d'études paramédicales, June et Jean décident de passer professionnelles, et pour cette raison achètent un vieux bus Greyhound, le repeignent, l'aménagent et prennent la route sous le nom de **Wild Honey,** au grand désespoir de leurs parents qui ne pensaient pas que cette passion de la musique les conduirait à délaisser leurs études si rapidement. Enfin, le sort en est jeté et les Wild Honey parcourent les States en tous sens, recueillant souvent un succès très encourageant.
Pendant ce temps, **Alice Monroe de Buhr** (née en 50) tournait avec son groupe « Women » (vous voyez bien que les groupes féminins ça ne date pas d'hier). Un soir, elle rencontre les Wild Honey, conquise par l'enthousiasme régnant au sein du groupe, elle quitte ses « Women » pour tenir les baguettes avec June et Jean. C'est ainsi qu'un beau jour, elles jouent dans un petit club de la tentaculaire cité des Doors, Los Angeles (L. A. pour les initiés). Dans ce club, un producteur, **Richard Perry,** trainait ses guêtres maussadement. Soudain, apparait sur la scène le trio des Wild Honey. Conquis par le dynamisme de la jeune formation, il décide de s'occuper d'elles et les fait signer chez Warner Bros/Reprise. Toutefois, il leur demande de changer de nom. Fanny lui semblait plus accrocheur, plus commercial. Tout est alors OK pour le trio. Et c'est alors qu'elles ont déjà commencé d'enregistrer leur premier album qu'elles rencontrent **Nicole Barclay.** Celle-ci se joignit à elles pour enregistrer leur premier LP : « **Fanny America** ». Cet LP parut en janvier 70. La formation qui l'a enregistré ne variera plus jusqu'à nos jours. Toujours, Jean à la basse, June à la lead guitare, Alice à la batterie, et Nickey aux claviers (piano et orgue). Si June et Jean sont originaires des Philippines de père anglais et de mère indigène, Alice est née à River City en IOWA et, par contre, Nickey n'a jamais voulu avouer ses origines. C'est le garçon manqué du groupe, très costaud, bien moins féminine que ses trois amies. Elle jouait de la guitare avant de s'intéresser au piano. Ce changement se produisit lors de la sortie de l'album des Beatles (qu'elle juge fantastique) « Sergent Pepper's ». Dès cet instant, elle délaissa la guitare. Le fond sonore qu'elle forme dans l'ambiance très rock de Fanny est indispensable. Les trois autres la considèrent comme leur petit génie, elle vit à Pasadona bien loin des frasques d'Hollywood où se complaisent June, Jean et Alice. Toutes les trois vivent en effet dans une villa de style espagnol, datant des années 20, avec toute une bande d'amis et d'amies. La porte est toujours grande ouverte chez les Fanny Sisters. June, très bonne guitariste au jeu plein de feeling (eh oui ! même une fille peut en avoir, messieurs les sexistes), compose la plus grande part des titres de la formation, avec sa sœur, et aussi quelquefois avec Nicole. Contrairement à sa sœur très timide, Jean est débordante d'énergie et souriante. C'est le bout-en-train du groupe, toujours la plaisanterie ou la farce prête à éclater. Tout comme Alice, elle aimerait posséder un bout de terrain pour faire de l'élevage. Alice. très citadine, voudrait en effet oublier les fumées des grandes villes dans l'air pur des campagnes. Elle se jette toujours à corps perdu dans tout ce qu'elle entreprend. C'est ainsi qu'elle apprit à tenir des baguettes. Son jeu est d'ailleurs bourré de rythme. Elle possède un sens des percussions qui n'a rien à envier à bon nombre de batteurs masculins. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit un super génie des drums, non, bien sûr, mais sa frappe très sèche, ses interventions précises et décidées en font une excellente technicienne qui n'est pas à négliger. De toute façon, ce qui est important dans Fanny, c'est la cohésion et l'impact que peuvent avoir quatre filles qui décident de faire du rock, du très bon rock. Un critique a dit à propos de ces groupes féminins, « leur seule originalité est d'être composé de filles », je ne suis pas entièrement d'accord. Birtha et Fanny seraient mauvais, je n'en parlerais pas, mais il se trouve que ce sont deux bons groupes alors, démitez-vous les yeux et débouchez-vous les oreilles, messieurs les critiques de pacotille.
Après ce premier album « Fanny America », qui sonnait très CSN & Y, notamment dans « Riverside », le groupe entama de nombreuses tournées, puis enregistra son deuxième LP : « **Charity Ball** ». Plus rock que le précédent, mais bien moins convaincant, il faut bien l'avouer. Malgré « Special Care » (de Steve Stills) ou « Superstar ». Seul un single en fut tiré pour notre pays « **Charity Ball/Place In The Country** » (WB Reprise 14 109 (J) au cas où vous auriez un remord) assez superbe, celui-ci marcha fort bien outre-Manche, mais fort peu ici. N'oublions pas que la France est un pays de mâles, ben voyons Gaston ! Le 20 mai 71, le groupe se produisit au célèbre Whisky à Gogo et attira autant de monde que Johnny Rivers lors de ses visites annuelles. Dans l'assistance, on notait la présence de deux mamas : Cass Eliott et Michelle Philipps (Mama's and papa's). Un succès fantastique accueillit le passage des quatre amies. Depuis, au début de cette année, elles ont fait paraître leur troisième LP « **Fanny Hill** », leur meilleur sans doute et le seul que W.E.A. Filipacchi ait daigné nous présenter. Il faut dire que cet album fut très bien accueilli un peu partout et ce n'est que justice. Enfin, elles se sont produites avec Birtha très dernièrement au Grand Palais, à Paris. Et je dois dire que bien peu de monde dans l'assistance ne put rester en place sous le coup de leurs interprétations très rocks. **Superbe et mignonne Fanny Sisters, vous avez prouvé que le rock n'est pas fait uniquement pour et par les mecs. Vous aussi avez votre mot à dire, et vous le dites bien, aussi continuez sur votre lancée, et revenez nous voir un jour très prochain. Nous vous attendons. L'ère des groupies-mâles va peut-être commencée...**

Alain LEMAIRE.

Discographie :
1970 : Fanny America (Warner Bros Reprise, US seulement).
1971 : Charity Ball (Warner Bros Reprise K 44 144 réf. brit.).
1972 : Fanny Hill (WB Reprise/WEA Filipacchi K 44 174 (B), seul disponible en France).

swingin' london

Le Harvest Festival (voir Maxipop n° 13) continua donc avec **Spontaneous Combustion.** Une petite cote commence à se faire autour de ce groupe de hard, qui m'a réellement déçu, il faut bien le dire. Formation type : guitare, basse, batterie. Les titres se succèdent sans véritable intérêt, lents ou rapides, ce ne sont que solos « à fond » et jeu de scène éculé. La voix du guitariste ne m'a pas non plus tellement accroché. Un instrumental, « Jig Saw Puzzle » rendait hommage à Fleetwood Mac, et l'on versait une larme pour ce pauvre Peter Green, ce n'était pas massacré, mais ce n'était pas ça non plus ! Une composition du bassiste vient un peu relever le niveau général, mais le soliste est un peu trop réglé sur les aigus. « Rolling And Tumbling » puis « La Danse Du Sabre » font allègrement monter l'ambiance, quatre filles montent sur scène et se jettent sur le guitariste/chanteur (c'est le plus beau). Tout ce petit monde s'écroule en coulisses, tandis que les deux autres musiciens continuent à jouer. Solo de batterie, puis le soliste revient (sans sa veste) pour le final.

Après cette déception, je m'apprêtais à subir **Roy Wood's Wizzard** qui m'avait réellement em... à Wembley, pour le festival de rock. Et pourtant, le passage fut bien plus agréable au Sundown, comme quoi il faut se méfier d'un premier et unique contact avec un nouveau groupe. L'ensemble est assez inhabituel puisque formé d'un pianiste, de deux batteurs, d'une basse, d'un violoncelle, de deux saxos et du guitariste/chanteur. Musique bariolée à l'image du pantalon de Roy Wood, ce sera surtout des rock'n'roll machin chose et des rock'n'roll truc chouette. La sono est poussée à fond, mais on distingue assez bien les instruments. Roy chantera également quelques titres de son album solo qui seront prétexte à quelques pas de twist (décidément à la mode) et à une démonstration de haute voltige du pianiste. Il faut vous dire qu'il a deux pianos : un vrai pour jouer (pas souvent) et un faux qu'il se mettra à détruire consciencieusement sous nos yeux ébahis ! On en oublie pratiquement la musique pour le cirque du pianiste qui en fait tellement, qui en rajoute tant, que cela devient intéressant, en effet il n'y aura qu'un superbe solo de saxe qui réussira à nous faire détourner les yeux de cette furie debout sur son piano ou bien en dessous complètement défoncée par sa propre rage. Wizzard réussit pleinement, aujourd'hui, à faire passer son cinéma, mais y arrivera-t-il à chaque fois, c'est une question que l'on peut se poser ?

Pour terminer la journée, **Edgar Broughton Band** était fort attendu, mais ils ne jouèrent pas longtemps, brusquement coupés dans leur élan par manque d'électricité ! Rock et blues sont les principales inspirations de la formation qui nous a évidemment laissés perplexes, puisque nous n'avons pu entendre que quatre ou cinq chansons. Il y a quand même un reproche que l'on peut leur faire, c'est le mauvais réglage des deux guitares, car une rythmique qui couvre le soliste, il faut le faire ! A revoir dans de meilleures conditions...

E.L.O.

Cette formation, appelée plus simplement E.L.O., est un des groupes m'ayant le plus impressionné pendant ce voyage en Angleterre.

En première partie **Uncle Dog,** un groupe qui tente l'expérience orchestre-chanteuse (Carol Grimes). Nettement plus intéressant que Babe Ruth, par exemple, l'Oncle Chien ne put réellement convaincre l'assistance de son talent, il faut dire, à leur décharge, qu'il n'y avait pas beaucoup de monde, ce qui ne facilite guère les prises de contact entre musiciens et public. L'organiste semble être le principal compositeur. Différents détails laissent présager de bonnes choses pour l'avenir : emploi piano-guitare, parfois jazz, quelques titres très blues (Boogie With Me », « Goin' Down », etc.), qui permettent à Carol de montrer son intérêt pour Ella Fitzgerald ou Bessie Smith par quelques chorus en onomatopées. A mon avis, ils conviennent parfaitement pour des petits clubs où tout le monde viendrait pour écouter un peu de blues. Le groupe semble également assez neuf, car il n'y a pas encore ce côté assuré et décontracté des vieux de la vieille, mais cela viendra peut-être.

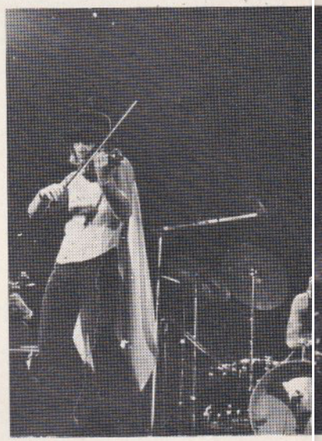
C'est ensuite **E.L.O.** qui prend possession de la scène, et sous des apparences comiques, ils vont nous présenter une musique passionnante et bourrée de trouvailles. Formé initialement par Roy Wood en 1969, **E.L.O.** comprend aujourd'hui : **Jeff Lynne** (guitare et chant), ex-Move, **Roy Bevan** (batterie) ex-Move, **Wilf Gibson** (violon) joua pendant quatre ans dans des orchestres symphoniques, **Michael d'Albuquerque** (basse, chant), **Mike Edwards** (violoncelle), Colin Walker (violoncelle), **Richard Tandy** (piano-orgue) ex-Balls.

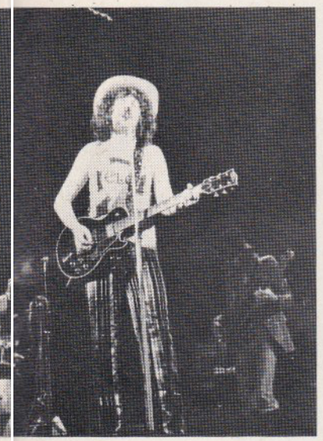
Le nom du groupe définit assez bien la musique interprétée : c'est un mini « grand orchestre » dont les instruments sont électrifiés et qui joue une musique plus « claire », plus aérée qu'un orchestre symphonique classique. Leur première prestation publique remonte en avril 1972, ils ont également joué au Festival de Reading. Certains musiciens ont une formation « rock », d'autres une formation « classique », c'est donc par la diversité des instruments et cette fusion de styles qu'**E.L.O.** est un orchestre « chercheur » et original. Le côté visuel n'est pas non plus oublié, surtout grâce aux deux violoncellistes qui ont des accoutrements incroyables et qui n'arrêtent pas de traverser la scène en tous sens avec leurs instruments pourtant volumineux. Deux autres personnages attirent notre attention, il s'agit du guitariste chanteur-narrateur, **Jeff Lynne,** dont on ne sait jamais s'il blague ou s'il est sérieux lorsqu'il présente les morceaux, la deuxième figure est **Wilf Gibson,** le violoniste, sans un mot, sans un mouvement de son visage très pâle, on est attiré par sa silhouette, son allure et lorsque le noir se fait autour de lui, lorsqu'il n'y a plus qu'un projecteur blanc qui l'éclaire, une seule pensée vous vient à l'esprit : C'est Pierrot !

Après ces descriptions, vous allez penser qu'ils sont plus tournés vers la musique classique, eh bien non, l'équilibre est constant, car il y a interpénétration constante et parfaite. Certains boogies vous feront même danser. La balance des instruments est ici primordiale, on entendait tous les musiciens, heureusement.

Les chansons sont très variées et comportent parfois plusieurs parties chacune. Des passages classiques par les deux violoncellistes et le violoniste, des passages rocks par le guitariste, le pianiste, ou d'autres indéterminés comme une sorte de valse faisant penser à l'ambiance d'une fête foraine. Leur version de « **Roll Over Beethoven** » débuta par l'interprétation de la Cinquième Symphonie (violon, violoncelle et bassiste), puis ce fut le morceau de Chuck Berry, entrecoupé de passages classiques ou d'acrobaties de **Mike Edwards** (violoncelle), soit en passant entre les jambes de **J. Lynne** ou bien jouant sur la guitare avec son archet, etc.

En conclusion, je peux dire que j'ai eu l'heureuse surprise de voir et d'entendre un groupe plein d'humour, de talent, haut en couleurs et en musiques : **E.L.O.**





E.L.O.

VINEGAR JOE

C'est Yan Bellamy (l'ancien chanteur de ZOO, qui est en train de former un nouvel orchestre) qui m'a conseillé d'aller voir **VINEGAR JOE :** ils ont une chanteuse fantastique, m'a-t-il dit. Et c'est vrai, Elkie Brooks possède une voix grave et très expressive, sa présence sur scène est également formidable, tant pour le public qu'elle fait participer en l'invitant à danser ou à chanter, tant pour les musiciens qui sont sans cesse poussés à donner le meilleur d'eux-même.

VINEGAR JOE comprend donc **Elkie Brooks** et **Robert Palmer** au chant, duo qui se relance sans cesse les phrases. **Pete Gage** (longs cheveux et petite barbe) et **Jim Mullen** (ex-Brian Auger), ce dernier ressemble un peu à Charlebois avec ses cheveux bruns frisés et ses yeux malicieux, ce sont les deux solistes, **Steve York** est à la basse, **John Woods** à la batterie et **Mike Deacon** aux claviers (discret, effacé même, mais très efficace).

Ils jouèrent principalement des titres de leur nouvel album qui vient juste de sortir en Angleterre et qui devrait être publié chez nous dans un mois ou deux. Ils entamèrent le show avec « So long », une composition de P. Gage, suivit de « Falling », de R. Palmer. En deux morceaux, j'avais déjà compris, j'étais conquis ! Que ce soit Elkie Brooks qui chante/hurle/danse ou Robert Palmer, ou bien un chorus de Jim Mullen, quelques accords de Peter Gage, etc., vous vous laissez prendre par le rythme, vous en prenez un gros comme ça ! « No One Ever Do », puis « Rock N'roll Gypsies » (titre du 33 t) qui va sortir en simple, font chanter le public. Elkie travaille en profondeur ; certaines personne des premiers rangs n'avaient pas l'air de beaucoup participer ; elle se déchaîna de plus belle, chantait, parlait, dansait et ne fut satisfaite que lorsque toutes les têtes se courbèrent en rythme avec la musique. Il y eut également « See The World » et « Never Met A Dog ».

Le groupe tout entier est très soudé, très homogène. Un coup d'œil au batteur, ou au pianiste, et c'est le départ ou un changement de rythme ou un solo, tout s'enchaîne et coule merveilleusement. Pas de temps mort ou de baisse d'attention, même entre les morceaux car Elkie ou Robert sont là pour présenter un nouveau morceau ou simplement converser avec le public qui est vraiment le principal souci de **VINEGAR JOE :** présenter un bon show et rendre les gens heureux, voilà une belle devise. Un petit coup de « Lawdy Miss Claudy » et la moitié de la salle est debout. Qui a dit que Londres ne swinguait plus, il ne connaissait sans doute pas **VINEGAR JOE !** Pour terminer ce concert dans la joie, Elkie demande s'il n'y a pas des musiciens dans la salle désirant se joindre à eux pour « Honky Tonk Woman », c'est ainsi qu'on eut le plaisir de voir Yan Bellamy venir chanter et un jeune noir qui prit la guitare de Jim, très nerveux, il entraîne tout le monde dans un solo vif et percutant. Autant vous dire que la salle leur réserva un triomphe et ne laissa pas repartir **VINEGAR JOE** sans une autre chanson, plus bluesy cette fois, puisqu'il s'agissait de « Shake Baby Shake ».

Ils vont peut-être venir en France, aussi je n'ai qu'un seul mot à vous dire : allez-y !

VINEGAR JOE

SILVERHEAD

C'est dans une sorte de salle des fêtes que j'ai pu assister au concert de **SILVERHEAD,** un show au rythme d'enfer mené par de jeunes (très jeunes) anges/démons. Maquillés, jouant un rock and roll sauvage, ils ne laissèrent pas indifférents : certains sifflèrent, la majorité du public applaudit. Par leur aspect extérieur on ne peut s'empêcher de penser à T. Rex, Bowie, etc., mais bien vite on oublie cette pensée, tant par la musique que par leur contact. J'ai revu quelques jours plus tard **Michael DesBarre,** chanteur/compositeur de **SILVERHEAD** qui m'a ainsi présenté le groupe. Formé depuis seulement sept mois, il est composé de **Nigel Harrison** (basse), **Pete Thompson** (batterie), **Steve Forrest** (slide/lead guitare), **Rod Davies** (lead guitare) et lui-même au chant. Ils ont déjà enregistré un album qui est sorti aux USA pendant la tournée qu'ils ont effectuée avec Deep Purple et Fleetwood Mac, pour l'Angleterre un simple vient de sortir (avant l'album) : « **Rolling With My Baby** ». La tournée américaine leur a permis (en travaillant pratiquement tous les soirs) de bien se connaître et c'est assez remarquable qu'en quelques mois le groupe soit aussi bien rodé, vu l'âge des musiciens et leur inexpérience de la scène puisqu'ils n'avaient pas joué dans d'autres formations avant **SILVERHEAD.** La rencontre avec Purple Records (la marque de Deep Purple) s'est faite par hasard et c'est donc le premier groupe à enregistrer pour eux.

Sur scène, il se dégage une joie évidente de jouer qui s'explique par leur jeune âge (20 ans en moyenne), ils découvrent la vie des musiciens, ils ne sont pas encore blasés et cela se sent énormément en public. Ils se donnent à fond, chantent, sautent, dansent, sans compter, on peut même les voir s'exciter mutuellement et rire ! Oui, rire, c'est formidable de voir un groupe qui ne vous fait pas la gueule mais au contraire est encore plus heureux que vous d'être là...

La musique : C'est du bon rock and roll sans prétention mais sans ennui. Des titres comme « Rolling With My Baby » ou « Rock And Roll Band » vous feront lever de votre siège, à propos du second titre, les paroles m'ont assez amusé car Michael avait écrit le texte avant la formation de **SILVERHEAD** et dit : « Qui veut financer un groupe de rock... » D'autres titres comme « New York », « You Can Fly » parlent de la vie, de nouvelles façons de penser. Ce n'est pas un groupe politisé mais dans un certain sens engagé puisque le maquillage, par exemple, fait partie de leur façon de vivre. **Michael** ne tient pas à parler du gouvernement ou de la guerre mais est tout aussi efficace en montrant aux gens d'autres manières de penser. Sa famille est d'origine française et il espère bien venir en France pour jouer, il est d'ailleurs très excité à cette pensée car Michael est persuadé que les jeunes français forment un excellent public. **SYLVERHEAD** devrait nous rendre visite au début 73, auront-ils un bon accueil chez nous, c'est tout le malheur que l'on puisse leur souhaiter.

Texte et photos : Mike Lecuyer.

SILVERHEAD

Le mort saisit le vif (1)

GRATEFUL DEAD

A la suite de lettres nous demandant un article sur Grateful Dead nous avons choisit de nous exécuter avec la sortie de leur nouveau triple album « Europe 72 » comme son nom ne l'indique peut-être pas explicitement ce papier aura une suite, en premier lieu ici le Mort Reconnaissant et en second le Vif Argent ou en terme clair Quicksilver. Et puisque le prétexte nous est donné avec ce disque profitons-en pour faire la lumière sur le Dead.

AU TEMPS DES WARLOCKS

Tout commença à une époque où les noms de Chuck Berry et Elvis Presley faisaient la une des journaux, c'est-à-dire dans les années 1957-1958, et où le jeune Jerry Garcia, après bien des péripéties, se trouve enfin en possession de sa première guitare et d'un malheureux ampli. Il n'a alors de cesse de travailler son instrument tout en faisant la découverte de la marijuana. Toutes ces expériences ne tardent pas à rendre ses études impossibles et à dix-sept ans, tout comme le feront Jimi Hendrix et Joe McDonald, il s'engage dans l'armée. Cette échappatoire devient vite pour lui une cuisante déception qui lui fera prendre un profond dégoût, justifié croyez-moi, de la chose militaire. Aussi très vite notre jeune Garcia, après neuf mois dans cette affreuse galère, est-il congédié pour être inapte à vivre dans autant de pourriture. Il regagne alors la vie civile et fait la connaissance de Robert Hunter, qui lui aussi revient des affres de l'armée. Qui se ressemble s'assemble et un duo se forme, les deux amis partageant leur existence sur un fond musical.

L'affaire ne dure guère mais l'amitié restera et, plus tard, l'on retrouvera Bob Hunter comme parolier attitré de Dead. Jerry Garcia, quand à lui, fait la tournée du circuit parallèle de Palo Alto, se produisant avec des gens qui feront parler d'eux plus tard comme Janis Joplin, David Freiberd, Nick Gravenites, Jorma Kaukonen, Paul Kantner, etc., jouant du folk song et du country ou encore cette musique typiquement blanche et d'origine américaine que l'on appelle le « blue grass ».

Malgré tout, ça ne fait pas vivre son homme et Garcia devient vendeur dans un magasin de musique où il fait la connaissance de Bob Weir d'abord, puis de Ron McKernan surnommé Pig Pen et dingue de blues : le premier se passionne pour la guitare et le second pour l'harmonica et également le piano. De cette rencontre, qui a lieu en 1964, va naître un groupe, plus exacteemnt un jug band : le Mother Mac Cree's Uptown Jug Champions, nom pompeux pour une musique simple, qui se trouvera vite noyé dans l'abondance des formations concurrentes. C'est donc sous la direction de Pig Pen que le groupe va opter pour une formule électrifiée, orientée vers le blues et le rock ou, si l'on préfère, rock'n'blues. Tout ceci fait que l'on s'adjoint un batteur avec l'arrivée de Bill Kreutzmann et un bassiste qui n'est autre que le patron du magasin où travaille Jerry at aussi Bill. Les Warlocks sont fondés.

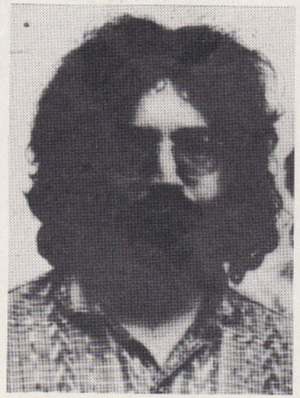
Quelque temps plus tard, un ami de Garcia, Phil Lesh, qui pratique la trompette et le violon, viendra s'improviser bassiste du groupe. Dès lors, tout est en place et la formation commence à tourner sérieusement dans les clubs avec le répertoire classique du rock'n'roll au rhythm'n'blues (cf. Chuck Berry) avec un peu de Bob Dylan et une grande influence des Rolling Stones musicalement, tandis que sur l'esprit les Beatles prédominent : c'est le temps de la supériorité des Anglais dans le monde de la rock' n'roll music. A cela, en 1965, il faut ajouter qu'aux Etats-Unis, les universités tentent plus leurs expériences à base de drogue, notamment le fameux LSD, qui devien dront les Acids Tests (il est juste de souligner au passage que c'est plus d'un an plus tard, presque deux, que la France commencera à en parler, pour replacer l'historique dans le contexte de notre pays), les Warlocks par l'intermédiaire de l'ami de Jerry, Bob Hunter, qui se trouve être du nombre des cobayes de l'Etat, s'empressent d'en profiter. Toutes ces expériences ne tardent pas alors à s'en ressentir sur la musique du groupe qui, vite, se met à muer. Aussi, cette modification ne fut guère du goût du public des clubs où ils se produisaient ; les patrons les engagèrent de plus en plus rarement et le groupe se mit à entrer dans un nouveau cycle, les titres s'allongeant démesurément à la suite de l'absorption de différents produits ; avec les Acids Tests nous entrions dans l'ère du psychédélisme.

A l'université de Stanford les Warlocks et Bob Hunter font la connaissance d'un autre cobaye, Ken Kesey, qui leur propose de grandes défonces au sein de communautés marchant à base d'acide, les trips et voyages prennent alors forme et, véhiculés par la musique du groupe, improvisent au fur et à mesure les « concerts-défonce-voyages » qui durent des heures interminables sans aucune structure, ce qui leur permet aujourd'hui de donner des représentations si longues. De cette période de transition, il nous reste le double album Polydor Sunflower édité récemment et regroupant les Lp's « **Vintage Dead** » et « **Historic Dead** » qui retracent bien l'ambiance que devait être leur show en ce temps-là, encore partagé entre l'esprit club et celui des acids tests ; et si, musicalement, ils ne sont pas fantastiques, ils restent d'une grande utilité historique. Toutes ces transformations devaient également se transmettre au niveau du nom du groupe : les Warlocks se mourraient et l'assemblage de deux mots allaient apparaître à Jerry Garcia comme l'essence même de ce que représentait leur musique bouleversée.

ICI COMMENCE L'HISTOIRE DU GRATEFUL DEAD

Nous sommes à la fin de 1965, l'hymne mondial de la jeunesse vient d'être popularisé par les Rolling Stones sous le titre « I can't get no satisfaction » et beaucoup de choses sont en train de changer : la prise de conscience des jeunes fait peur, sans compter qu'aux USA le Vietnam existe... et encore aujourd'hui... Devant cette manifestation et cette force en puissance les Etats-Unis prennent la décision d'arrêter les expériences sur la drogue dans les universités américaines par une interdiction pure et simple de l'acide et autres LSD. A la suite de ça, en 1966, Grateful Dead (**Jerry Garcia** : guitare, vocals ; **Bob Weir** : guitare, vocals ; **Phil Lesh** : basse, vocals ; **Ron « Pigpen » McKeran** : claviers, vocals ; **Bill Kreutzmann** : batterie) fit la connaissance d'un des maîtres de l'acide des States en la personne d'Augustus Owsley Stanley III avec qui ils émigrent à Los Angeles. Ce dernier s'occupe d'eux à tous les niveaux, matériellement et autres, et durant l'été, avec les femmes et les enfants, la communauté Grateful Dead s'installe au 710 Ashbury à San Francisco. Toute cette famille allait tenter d'évoluer sous la forme d'une nouvelle société basée sous un tout autre mode que celui que nous connaissons depuis toujours. L'on sait que le résultat fut un fiasco complet, non seulement par le manque de structures mais aussi, et surtout, parce que la société en place se chargea de récupérer tout cela. En fait, rien de réellement nouveau n'avait été remis en question, cette forme artisanale de vie fut vite condamnée, bien que l'on y vit la création de grandes salles de concert libres, comme l'Avallon Ballroom ou le célèbre Fillmore, opération plus réussie mais dont la gérance fut vite mise en mauvaise posture. Tout cela ne changea donc rien, au niveau musical peut-être, mais malheureusement pas plus loin : tout reste à FAIRE. Dans tout cet imbroglio le Dead, au même titre que le Jefferson Airplane ou le Big Brother & The Holding Company participa pour beaucoup — concerts gratuits, etc. — créant ainsi dans tout Haight Ashbury un système parallèle de boutiques psychédéliques où fleurissaient posters, journaux, bijoux, vêtements, etc. Mais tout ceci ne dépassa jamais le niveau local, le management du Greteful Dead était lui aussi plus souvent en défonce qu'au travail et l'ensemble se solda par la récupération qu'en firent les médias : presse, télévision, radio, tout d'abord aux Etats-Unis puis dans le monde. Comme tous les autres, le Grateful Dead fut du lot. Entre-temps, ils signaient avec la Warner Bros, leurs disques reflétant cette période si particulière jusqu'en 1968-1969.

C'est en 1966, toujours, qu'ils enregistrent leur premier album, « **Grateufl Dead San Francisco's** », disque qui est encore énormément sous l'emprise du blues et du rock. On y retrouve par exemple « Good Morning Little School Girl » présent sur l'album Sunflower/Polydor, et puis également un merveilleux « Morning Dew », de Tim Rose. Mais le succès n'est pas grand lors de sa sortie début 1967, sans parler de l'échec financier au niveau des concerts. Il leur faudra attendre leur second Lp pour réaliser un disque à la mesure de leur trip et également avoir une meilleure expérience du studio. Pour cela ils font appel à Dave Hassinger, celui qui s'est occupé des enregistrements des Rolling Stones au studio RCA de Hollywood, notamment « After Math » ; et ils travaillent pendant huit mois sur ce second pressage qui aura pour titre « **Anthem of the sun** ». Ils ne lésinent d'ailleurs sur rien, tout d'abord en prenant **Tom Constanten** aux claviers et **Mickey Hart** comme second batteur qui remplace Bob Sommers, lequel fit un passage éclair au sein du Dead, et son père Lenny comme manager. Avec Quicksilver Messanger Service et le Jefferson Airplane ils participent à l'inauguration d'une nouvelle salle, le Carousel Ballroom qui, après un bon départ, connaîtra les mêmes ennuis financiers que ses prédécesseurs. C'est en 1968 que sort « Anthem of the sun », album qui reflète exactement les aspirations du groupe, d'une part par sa complexité, et de l'autre par les expériences à l'acide qui témoigne de la réelle tournure de l'évolution du Dead face à ce passage/voyage qu'ils vivent. Mais tout ceci leur demande un maximum d'argent et les ventes ne seront pas en fonction de leurs besoins. Ils continuent donc de descendre la pente, à la suite de quoi ils abandonnent la communauté pour aller vivre chacun de leur côté.



JERRY GARCIA

RON MC KERMAN

Toutes ces fluctuations vont finir par faire prendre conscience à Jerry Garcia et ses hommes que le Grateful Dead doit devenir avant tout un groupe plus qu'une famille ; à ce sujet, 1969 va être le premier résultat en ce sens et même si ce n'est pas flagrant c'est déjà un bon premier point. Le groupe multiplie alors les concerts aux States et, sous l'influence de Tom Constanten donne une nouvelle vigueur à son rock par l'étirement des sons. Leur nouvel album, « **Aoxomoxoa** », en est la preuve la plus flagrante. L'année suivante, en 1970, ils récidivent avec le double « **Live Dead** » au titre équivoque. A ce sujet, on peut noter que si le groupe a pris le dessus, l'esprit communautaire reste présent et le Dead continue de se situer à part par rapport au show bizz ; ses expériences passées des Acids Tests au psychédélisme — ne pas confondre avec la récupération Hippie — marque toujours les disques et concerts du groupe. Pour ces différentes raisons, les finances du groupe ne sont pas brillantes et lorsque à cela il faut ajouter qu'à la suite des escroqueries de leur manager Lenny Hart, la formation connait la faillite, le Dead se retrouve dans une situation assez piteuse. Tout d'abord, à la suite de ces événements et à la tournure des choses, Mickey Hart, puis Tom Constanten, quittent le groupe, la formation se trouvant de nouveau dans sa constitution d'origine. Pour Grateful Dead la musique sera la porte de sortie ; il collabore ainsi à la musique du film « **Zbriskie Point** » et travaille dur à la réalisation de leur nouvel album, « **Workingman's Dead** », qui dénote un profond changement par rapport au passé et une forte approche du country où les textes de Bob Hunter sont plus mis en valeur : finies les envolées musicales, la simplicité reprend le dessus mais l'originalité reste.

LE DEAD S'ORGANISE

A partir de cette époque Grateful Dead, devant les échecs qu'il a connus, choisit la solution de mener sa barque lui-même avec sa propre organisation, intégrée au show business mais indépendante néanmoins. Le moral est de nouveau au beau fixe et 1970 voit leur avènement total sur tous les plans : d'abord une tournée mémorable avec le Band, Delaney & Bonnie, Janis Joplin & Big Brother, Robert Charlebois, etc., lors d'une randonnée en chemin de fer qui parcourt le Canada. Cette organisation permet également à Jerry Garcia de prendre sérieusement en mains la destinée de ses protégés New Riders of the Purple Sage. « Dead Heads » est enfin bien en place et met au jour le 30 cm qui, sans contestation, consacre définitivement le Dead avec « **American Beauty** » qui représente la quintessence du groupe en studio, encore différent des précédents pressages mais tellement réussi.

En 1971, Grateful Dead vient en Europe pour la première fois afin de se produire au festival d'Auvers/Oise. On ne revient pas sur les faits, mais vue la dérision de l'ensemble, c'est à Hérouville, dans le studio de Michel Magne, qu'ils joueront, faisant passer une nuit inoubliable au villageois de l'endroit et tâtant le terrain pour 1972. En consolation, le Dead sort son second double album live tout simplement intitulé « **Grateful Dead** », galette de cire exemplaire qui représente à merveille ce qu'est le Dead en scène, musique où vient se mêler le rock, le country, les effets psychédéliques, le blues, le folk et qui, en définitive, n'en fait qu'une. La boucle est bouclée et la réussite exemplaire. De son côté Jerry Garcia multiplie les sessions, notamment avec Merl Saunders, Brewer & Shipley, enregistrant un album avec Howard Wales, jouant avec les New Riders of the Purple Sages en disque et en scène à la pedal steel guitar, avec les membres de l'Airplane, CSN & Y, etc. Une année bien remplie, tout en effectuant également la fermeture du Fillmore ce qui nous permet de les retrouver sur le coffret pour deux titres, « Casey Jones » et « Johnny B. Goode ».

BOB WEIR

EUROPE 72

C'est ainsi que s'intitule leur dernier triple album et que se présente la nouvelle année pour eux. Il y a tout d'abord aux USA le mois Grateful Dead où tous leurs albums sont réunis dans un cercueil, des tas de concerts dont certains comme accompagnateurs, voïr avec Bo Diddley ; c'est dire leur modestie. On note également la sortie de l'album solo de Jerry Garcia, puis celui de Bob Weit, tous deux excellents ; la réconciliation avec Mickey Hart en participant à son album solo ; les mémorables et fantastiques concerts en Europe et l'arrivée de ce triple album, « **Europe '72** » qu'illustre fort justement un petit livret souvenir. A ce sujet, il est bon de faire une nouvelle fois le point sur la composition du groupe avec **Jerry Garcia,** soliste et chanteur à la bonhommie légendaire ; **Bob Weir,** rythmique et excellent chanteur que l'on ne sous-estime plus depuis la claque de l'Olympia ; **Phil Lesh** aux vocaux et au jeu de basse exemplaire ; **Ron « Pigpen » McKernan,** organiste et harmoniciste qui n'a d'égal que sa voix rocailleuse lorsqu'il chante le blues avec un feeling exceptionnel ; **Bill Kreutzmann,** batteur, dont la frappe s'harmonise si bien à la musique du Dead ; **Bob Hunter,** le parolier génial comme il existe un Keith Reid pour Procol Harum ; et l'arrivée de **Keith & Donna Godchaux** au piano et vocaux. Voici maintenant l'ensemble mis en place ; inutile de rappeler leur affection pour les albums publics et l'on est bien ennuyé pour décortiquer tout cela, autant vous le livrer en bloc ; la description est facultative, ouvrez vos oreilles et écoutez : « **Cumberland blues** » à l'Empire Pool de Wembley ; « **He's gone** » au Concertgebouw d'Amsterdam ; « **One More Saturday Night** », « **You win aagin** », « **Hurts me too** », « **Rambin Rose** », « **Mr. Charlie** », « **Truckin'** », « **Epilog** », « **Prelude** », « **Morning Dew** » au Lyceum de Londres ; « **Brown eyed woman** » au Tivoli Gardens de Copenhague ; et « **Jack straw** », « **China cat sunflower** », « **I know you rider** », « **Sugar magnolia** » et « **Tennessee jed** » à l'Olympia de Paris. Vous n'aurez plus qu'une hâte : repasser éternellement les plages écrites par Bob Weir, Jerry Garcia, Bob Hunter, Phil Lesh, Ron McKernan, Hank Williams, Elmore James ; Tim Rose, arrangé et joué par un Grateful Dead débordant de joie et de feeling. Prendre son plaisir là où il se trouve, voilà ce que nous propose ce Mort en lequel nous sommes si reconnaissants. A suivre.

DISCOGRAPHIE

1967 — San Francisco's. Warner Bros 1689
1968 — Anthem of the sun. Warner Bros 1749
1969 — Aoxomoxoa. Warner Bros 1790
1970 — Live Dead. Warner Bros 66 002 1/2
1970 — Zabriskie Point. MGM 2315 002
1970 — Workingman's Dead. Warner Bros 46 049
1970 — American Beauty. Warner Bros 1893
1971 — Grateful Dead. Warner Bros 66 009
1972 — Europe '72. Warner Bros 3 WX 2668 Import Givaudan
Egalement :
1972 .. Pop History, vol. 13. Polydor 2612 019 double (65-66), (1971, deux titres)
1972 — Fillmore : The Last Days. Fillmore Z3X 31 390
1971 — Jerry Garcia et Howard Wales : Hooteroll. Douglas K 2 30 859
1972 — Jerry Garcia. Warner Bros 46 139
1972 — Bob Weir : Ace. Warner Bros 2627
1972 — Mickey Hart : Rolling Thunder. Warner Bros 2635

DISQUES

JOE COCKER

A & M/Polydor, Import Givaudan.
Pardon Me Sir ; High Time We Went ; She Dont't Mind ; Black-Eyed Blues ; Something To Say ; Midnight Rider ; Do Right Woman ; Woman To Woman ; St James Infirmary.
Musiciens : Joe Cocker : vocals ; Chris Stainton : piano et orgue ; Allan Spenner : basse ; Neil Hubbard : guitare ; Jim Keltner : batterie ; Alan White : batterie ; Felix Falcon : percussion ; Rick Alphonso, Fred Scerbo, Milton Sloane, Jim Horn : cuivres ; Reebop : congas ; Gloria Jones, Viola Wills, Virginia Ayers, Beverly Gardner : backing vocals ; Conrad Isidore : batterie.

Premier album depuis « Mad Dogs & Englishmen » et l'on ne peut pas dire que se soit le grand retour, bien sûr Joe Cocker a toujours la Voix mais pas grand-chose ne vient étoffer le menu de cet album. Autant dire qu'il y a déception, mais peut-être est-ce dû à ce que l'on attendait trop de ce disque, il faut reconnaitre néanmoins que tout ne vient pas de là. Et d'une, peu de nouveaux titres viennent accrocher l'auditeur puisque l'on retrouve les deux simples : « High Time We Went/Black Eyed Blues » et « Woman To Woman/Midnight Rider » qui en sont les meilleurs moments et représentent à peu près la moitié du Lp : quatre titres sur neuf. Et de deux, parmi les nouveautés rien de véritablement percutant ; « Do Right Woman » est chanté par la choriste Viola Wills, le célèbre « St James Infirmary » enregistré en public sur lequel on ne peut pas dire que Joe soit plein d'élan, on pouvait croire qu'il aurait fait mieux, enfin peut-être la prise de son. Quant à « Pardon Me Sir », « She Don't Mind », « Something To Say » rien qui ne se détache vraiment ; bien évidemment du feeling dans tout cela mais quand on sait que Cocker en a eu dix fois plus que cela, que penser, les arrangements de Chris Stainton, bien, mais avec Leon s'était mieux. Alors Joe Cocker serait-il fini, doit-on plonger dans le passé, comme le montre ce pressage pour retrouver du grand Cocker, oui le show biz tue. Ah ! Cocker, tu mérites mieux que ça, ressaisis-toi ; déjà ici c'est bon mais sachez que ça pourrait être excellent. Ça vaut **7/10** mais par amitié on lui met **8.** J'aime pas lâcher les gens qui sont dans la merde.

J. L.

MOR

Stations
Theleme 6332 751 U
Gavotte ; Méditations d'automne ; Merci, Monsieur Stephen Stills ; Peut-être pas la guerre ; Life goes away ; 7 h du soir ; The station ; Suzanne ; My child ; Baby let the sun ; Miroir de nos rêves ; Marines.
Musiciens : Dan Ar Bras : lead guitare, chant ; Serge Derrien : guitare, flûte, harmonica, chant ; Juan Nin : guitare, cythare, chant ; Michel Santagelli : batterie ; Richard Silstisch : basse.

Ce premier album de Mor est produit par Gérard Baqué, de Extra, et l'on peut dire qu'il s'agit d'une réussite, enregistré par Dominique Blanc, Francard et Andy Johns, nos trois hommes plus leur section rythmique, n'ont pas loupé leur coup d'essai. Alternant avec brio français et anglais, rythme et poésie, on se délecte de voir un groupe français qui ne déçoit pas son auditeur. Ce n'est pas que je voudrais passer de la pommade à Baqué mais c'est la stricte vérité : les compositions qu'ils nous jouent sont d'excellente tenue, et pour une fois l'impression que l'on a affaire à des Français ne se fait pas sentir ; enfin, je sais que ce sont des Bretons ; mais pas de sectarisme, je suis contre les frontières, et l'on reçoit « Stations » comme n'importe quel album étranger sans préjugés, prêt à le juger à sa véritable valeur, et celle-ci est loin d'être négligeable. Ecoutez « Gavotte », « Peut-être pas la guerre », « Suzanne », « Baby let the sun » et quelques autres : ça en vaut la peine, en attendant. 8/10.

J. L.

LOU REED.

Transformer.
RCA LSP 4807 (import Givaudan).
Vicious ; Andy's chest ; Perfect day ; Hangin' round ; Walk on the wild side ; Make up ; Satellite of love ; Wagon wheel ; New York telephone conversation ; I'm so free ; Goodnight ladies.
Personnel : Lou Reed (chant, guitares) ; Mick Ronson (guitares) ; Klaus Voorman (basse) ; Herbie Flowers (basse) ; Ritchie Darma (batterie) ; Roonie Ross (saxos) ; David Bowie, Mick Ronson et the Thunder Thights (bcgd vox).

Vous aimez Bowie ? Vous aimez Alice Cooper ? Vous aimez Roxy Music ? Oui, trois fois oui ? Bravo mes amis, vous avez compris que le rock d'aujourd'hui, celui auquel, vous savez, on donne l'étiquette de rock décadent, de troisième génération, et tout ça, c'est celui de Bowie, de Cooper et de Lou Reed. C'est le meilleur ? Ah, ça dépend des goûts, pour moi, oui, c'est le meilleur, mille fois supérieur à du Slade ou du Sabbath. Enfin, tout ça pour vous dire que le dernier Lou Reed est, tout simplement, fantastique, peut-être vous y attendiez-vous ? D'ailleurs savez-vous qui en est le producteur, arrangeur, mixeur ? Eh, eh, le père Ziggy Bowie, bien sûr. Le guitariste Ronson accompagne d'ailleurs David dans son groupe, quant à Voorman, c'est l'ami des Beatles. Lou Read, l'ex-lader du Velvet dont on ne dira jamais assez qu'il fut le précurseur. Si d'autres ont exploité ce qu'il a, au fond, créé, Reed n'en reste pas moins un excellent interprète de ce rock décadent. « Quand je te vois dans la rue, rouler des hanches d'une façon si suggestive, et ta moue si sensuelle, ah baby, tu sembles si vicieuse » (« vicious »). Ce titre a d'ailleurs bien des chances d'être un hit. Toujours la façon très personnelle qu'a Lou de chanter avec un accent traînant, insistant sur chaque syllabe (« Andy's chest »). Préciosité et sensualité (« walk on the wild side » : « hou hou fait le call girl joyeusement »). On s'attend à tout, si bien que « Goodnight ladies », avec ses accents très 1920, ne surprend même pas. Un volet de plus pour le rock des seventies, le nôtre. 9/10.

A. L.

JAMES TAYLOR.

One man dog.
Warner Bros Reprise BS 2660 (import Givaudan).
One man parade ; Nobody but you ; Chili dog ; Fool for you ; Instrumental I/New tune ; Bank on the street again ; Don't let me be lonely tonight ; Woh'don't you know ; One morning in May ; Instrumental II/Someone ; Hymn ; Fanfare ; Little David ; Mescalito ; Dance ; Jig.

Un disque de James Taylor est toujours très attendu. Nous vous vous avions annoncé la semaine dernière dans nos infos qu'il venait de terminer un nouvel album, et voilà tout nouveau, tout chaud, en direct des States, nous sommes les premiers à vous le présenter (tout comme nous sommes souvent les premiers pour bien des disques, comme les deux Bowie, par exemple). Parlons un peu de ce petit dernier de l'ami James (Taylor, pas l'autre)...). Il est superbe comme d'habitude. Taylor nous a habitué à tant de charme intimiste et de merveilleuses harmonies discrètes et douces que ses albums ne surprennent pas, mais ils enchantent, ils ravissent. Une fois de plus. Je ne regrette qu'une chose, les lyrics ne sont pas joints à la pochette, ç'aurait été bien agréable. D'ailleurs, cette pochette est un modèle de dépouillement. Absolument aucune note, pas même le titre du LP, ni le nom de l'artiste, ni celui de la maison de disques. Rien que quatre belles photos en couleurs. Les titres, eux, sont très courts (il y en a 19 dont deux courts instrumentaux). Ils coulent sans heurts, minute après minute. Tous sont signés James Taylor, excepté le « Someone » de John Mac Laughlin. Rien à dire de plus,. Juste un point encore plus fantastique « Fanfare-little David » très sautillant, accompagné à la guitare saturée, puis au piano. Allez, je n'en dis pas plus, courez l'acheter, si vous n'êtes pas déjà parti... 9/10.

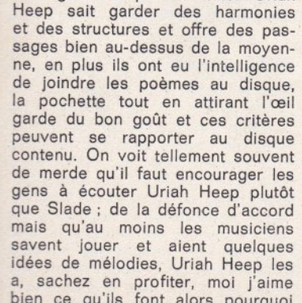
A. L.

POCO.

A Good Feelin' To Know.
Epic ke 31601 Import Givaudan.
and settlin' down ; Ride the country ; I can see everything, Go and say goodbye ; Keeper of the fire ; Early times ; A good feelin' to know ; Restrain ; Sweet lovin'.
Musiciens : Paul Cotton, Timothy B. Schmit, Rusty Young ; George Graxtham et Richie Furay.

Voici le cinquième album de Poco, ce groupe excellent que l'on a vu il y a presque un an maintenant en France lors du MIDEM entre autres. Cela ne vient en rien contredire mon affirmation ci-dessus, le rock'n'roll de Poco est des plus plaisant et bourré à la fois d'une délicatesse précieuse mais non fragile, mais également de punch. L'intérieur de la pochette nous livre un cahier-souvenir où l'on retrouve une photo dédicacée des Beatles par George Harrison, mais le disque dégage aussi une autre nostalgie avec une vieille composition de Stephen Stills du temps de Buffalo Springfield « Go and say goodbye » de leur premier simple en août 1966. Poco, un bain de fraicheur dans cette eau de jouvence que représente le rock pour nous, harmonisation des instruments, du rock qui n'est pas hardi et sait faire abstraction des décibels gloutons. Joliesse des chœurs et des voix, distinction de notes, musique sereine, il faut écouter Poco, les mots ne peuvent rien faire pour exprimer la couleur, la chaleur de cette musique. Au fait on aimerait bien les revoir chez nous. 9/10.

J. L.



URIAH HEEP

The Magician's Birthday.
Bronze ilps 9213 Import Givaudan.
Sunrise ; Spider woman ; Blind eye ; Echoes in the dark ; Rain ; Sweet Lorraine ; Tales ; The magician's birthday.
Musiciens : Gary Thain : basse ; Lee Kerslake : batterie ; Mick Box : guitare ; Ken Hensley : claviers, guitares, moog synthesizer ; David Byron : vocals.

« Very Humble », « Salisbury », « Look At Your Self ». Demons & Wizards », « The Magician's Birthday » Uriah Heep a encore frappé, du hard rock peut être où l'ingéniosité n'est pas flagrante mais où tout cela reste bon et sans abus flagrant au niveau du décibel, un groupe qui reste honnête. D'ailleurs le public américain ne semble pas s'y tromper, dénigrant Grand Funk et autres Black Sabbath, c'est vers Uriah Heep qu'il montre ses préférences, espérons que ça ne leur gonflera pas la tête. Uriah Heep sait garder des harmonies et des structures et offre des passages bien au-dessus de la moyenne, en plus ils ont eu l'intelligence de joindre les poèmes au disque, la pochette tout en attirant l'œil garde du bon goût et ces critères peuvent se rapporter au disque contenu. On voit tellement souvent de merde qu'il faut encourager les gens à écouter Uriah Heep plutôt que Slade ; de la défonce d'accord mais qu'au moins les musiciens savent jouer et aient quelques idées de mélodies, Uriah Heep les a, sachez en profiter, moi j'aime bien ce qu'ils font alors pourquoi pas. 7/10.

J. L.

GENTLE GIANT

Octopus.
Vertigo 6360 080 Import Givaudan.
The advent of Panurge ; Raconteur, troubadour ; A cry for everyone ; Knots ; The boys in the band ; Dog's life ; Think of me kindness ; River.

Musiciens : Kerry Menner : claviers, percussions, vocals ; Raymond Shulman ; basse violon, guitare, vocals ; Gary Green : guitares ; Derek Shulman : vocals, saxo ; Philip Shulman : cuivres, vocals ; John Wethers : batterie, percussions.

Gentle Giant, un groupe que l'on ne remarque guère et qui produit une musique fort intéressante, rock évolutif comme en dénote les textes et le graphisme de la pochette. Utilisation intelligente des instruments, bonne mise en place de l'ensemble, tout cela contribue à faire de ce « Octopus » un bon disque. Du rock bien argumenté qui sur ses deux faces forme une belle pièce musicale sur laquelle il est bon de s'attarder, les cuivres et les claviers avec une touche de moog donne à la structure traditionnelle de chaque groupe une touche caractéristique qui fait que la musique de Gentle Giant accroche à première écoute, comme on dit, ils ont un son. Je ne sais pas si c'est leur deuxième ou troisième album mais une chose est certaine il serait temps de les remarquer car le jour où ça va exploser on sera tous sur notre cul. 8/10.

J. L.

EDGAR BROUGHTON BAND

In Side Out.
Harvest C 064 93 405.
Get out of bed ; There's nobody there ; Side by side ; Sister Angela ; I got mad ((Soledad) ; They took away ; Homes fit for heroes ; Gone blue ; Chilly morning momma ; The rake ; Totin' this guitar ; Double agent ; It's not you ; Rock' n'roll.

Une pochette démente que je vous laisse le soin d'utiliser, pour le créateur de « Out demons out » en 1970, Edgar Broughton. Son nouvel album « In side out » donne à fond dans ce rock qui lui est si particulier, tour à tour nostalgique puis évolutif, juste à la mesure du personnage, rien de réellement surprenant, un bon moment non incommensurable mais qui laisse une impression agréable, ça n'apporte rien de neuf mais on aime bien. Une voix que l'on retient, bien qu'elle n'est rien de sensationnelle, derrière un background qui joue correctement et voilà comment le rock'n'roll de Edgar Broughton ne peut vous laisser totalement indifférent son écoute fini. Alors comme moi vous écouterez Edgar Broughton Band, serez emballé par le rock de « It's not you » et surpris, étonné d'apprendre que « Rock'n'roll » est un morceau lent, mais cela ne pourra vous empêchez de rejouer à certains moments « In side out » sur votre électrophone. 7/10.

J. L.

GENE VINCENT

1964 - London, vol. 5.
Columbia 2 CO64 05049 B.
Hey, Hey, Hey, Hey ; Lavender Blue ; Private Detective ; Shimmy, Shammy, Shingle Someday (You'll Want Me To Want You) ; Another Saturday Night ; Slippin' And Slidin' ; Long Tall Sally ; Send Me Some Lovin' ; Love Love Love ; Good Golly, Miss Molly ; Baby Blue ; Susie Q ; You Are My Sunshine.

A l'occasion du premier anniversaire de la mort de l'ami Gegene, Pathé sort le volume 5 de la Gene Vincent Story, là on quitte Capitol pour Columbia Grande-Bretagne lors du passage de Gene à Londres. Quatorze titres sont au menu de ce disque rétrospective où Vincent fait souvent référence aux grands classiques, surtout à Little Richard et particulièrement sur la seconde face (Cf. « Long Tall Sally » ; « Good Golly, Miss Molly ») mais aussi à lui même avec « Baby Blue » ou encore en reprenant le désormais célèbre « Susie Q ». C'est un Gene Vincent mi-rock, mi-slow que l'on retrouve ici ; il prouve sur ce pressage que s'il n'avait jamais eu tous ses ennuis de santé il aurait su se reconvertir à merveille, aussi bien dans les morceaux rapides que dans les ballades, et même s'il donne parfois un peu guimauve on sent bien qu'il n'a rien perdu de sa hargne ; quelques années plus tard « Bird Doggin » sera là pour en témoigner encore. Le plus grand regret que l'on peut avoir est que la carrière de Gene ait surtout été faite de soubresauts lors de la baisse de vitesse du rock après 61, sinon peut-être serait-il encore là de nos jours avec un meilleur moral. Ce disque est l'occasion de montrer qu'il reste toujours présent dans notre cœur et là je ne m'adresse pas aux rockers, les convertis dévoués à la cause, mais aux fans de Slade et T. Rex, Gene Vincent est des vôtres. **8/10.**

J. L.

JOHN DEE HOOKER

Live At Soledad Prison
Probe C 064 93 751 B
Superlover ; I'm your crosscut saw ; What's the matter baby ; Lucille ; Boogie everywhere I go ; Serve me right to suffer ; Bang bang bang bang.
Musiciens : John Lee Hooker : vocals, guitare ; John Lee Hooker Jr. : vocals ; Luther Tucker, Charlie Grimes : guitares ; Lex Silver : fender basse ; Ken Swank : batterie.

Dommage qu'il soit en « B» cet album du père Hooker car il vaut le coup ; on pourra se dire que c'est toujours à peu près la même chose mais avec du feeling en plus et ça c'est important. Alors, quand en plus s'est enregistré live dans le but de faire plaisir aux prisonniers de Soledad, en Californie, ça prend une autre dimension, et ce 11 juin 1972 devait être un grand jour pour eux, du moins je l'espère. Les deux premières plages, « Superlover » et « I'm your crosscut saw » sont de et réservés à J.L. Hooker Jr. qui chante également en duo sur « Boogie every-

LECTEURS-DISQUES

Remboursez-vous le prix de MAXIPOP en commandant des disques à prix réduits.

Prix normal : T : 24,25 ; B : 31,70 ; A : 36,60 ; S : 38,70 ; U : 28,40.

Prix M.P. : T : 22 ; B : 28 ; A : 34 ; S : 36 ; U : 26.

FRAIS DE PORT GRATUITS (sauf contre remboursement)

Chèque ou mandat à l'ordre de Imprimédite Expansion, 35, av. Pasteur, 94 - Gentilly.

Que se passe-t-il au

BATACLAN ?

Samedi 9 décembre, matinée

Arbre de Noël des Droits d'auteurs (S.A.C.E.M.)

Samedi 9 et dimanche 10, nuit et matinée avec

JOSE DE ALBA

12 décembre

VINEGAR JOE

Tous vos problèmes d'organisation de spectacles, de location de salles pour congrès, cocktails, banquets, arbre de Noël seront résolus au BATACLAN : 50, boulevard Voltaire, 75011 Paris. Par : ROGER DIAZ, Allo : 700.30.12

where I go », un peu long celui-là mais pour nous seulement, pas pour ceux qui assistaient au show. Sur les autres morceaux : « What's the matter baby », « Lucille », « Serve me right to suffer » et « Bang bang bang bang », John Lee Hooker chante avec sa voix mais aussi avec sa guitare qui s'exprime avec bonheur au cours de chorus bien appuyés ; le blues avec ce public-là voilà qui ne convient que trop bien à l'affaire. Ah ! voilà bien une musique, comme le rock, qui ne mourra pas de sitôt, et si la première est plus l'expression d'un peuple en colère, l'autre n'est que celle d'une jeunesse qui en a marre et s'exprime avec elle : deux formes musicales qui se rejoignent. John Lee Hooker Live At Soledad Prison : un concert pas comme les autres, mais peut-être meilleur de par ses ciconstances.

J. L.

VAN DER GRAAF GENERATOR

68-71

Charisma/Philips 6459 012 (U).

Afterwards ; Boat Of Million Years ; Whatever would Robert Have Said ? Lost ; Necromancer ; Refugees ; Darkness ; Killer.

Van Der Graaf n'est plus et c'est bien dommage. Enfin cet album magnifique est là pour nous consoler de la perte d'un des groupes les plus inventifs et les plus spaciaux-rock de sa génération. Van Der Graaf, malgré son nom, était un groupe anglais de l'écurie Charisma, il n'est pas venu bien souvent en France, mais il a su conquérir, et ce notamment lors de sa dernière visite au début de cette année, tout un public d'amateurs de sons plus élaborés, de richesse harmonique soignée, avec, par instants, une légère teinte free, et une dose de délire. De très longs morceaux très souvent, et c'est ainsi que sur cet LP, qui n'est en fait qu'une excellente compilation de différents titres de leurs trois premières œuvres, on retrouve l'intégralité d'un « Lost » avec ses onze minutes de charme total. En fait, c'est un des albums les plus ter, plus de cinquante-deux minulongs qu'il m'ait été donné d'écoutes, et cela mérite d'être bien souligné car il ne s'agit nullement de remplissage, mais bien d'une superbe reconstitution d'une partie de l'œuvre de VDGG. Le groupe fut formé en 67, et était alors composé de Peter Hammill (guitares et vcx), Chris Smith (batterie) et Nick Pearne (orgue et pianos), ainsi composé ils donnèrent différents concerts dans la région de Manchester puis Hugh Banton remplaça Pearne au printemps 68, enfin Guy Evans à l'automne 68 remplaça Smith aux baguettes, tandis qu'arrivait un nouveau Keith Ellis aux saxes et à la flûte, c'est avec cette dernière formation Evans/Banton/Hammill/Ellis qu'ils enregistrèrent leur premier LP chez Mercury « Aerosol Grey Machine » dont est tiré « Afterwards », d'ailleurs « Necromancer » est de la même époque mais ne pût être inclus dans « Aerosol Grey Machine » par manque de place. Puis le groupe perdit Ellis qui fut remplacé par David Jackson, Nic Potter se joignit quelque temps à eux et c'est ainsi composé que le groupe enregistra son 2e LP chez Charisma cette fois : « The Least We Can Do Is Wave To Each Other » où était inclus : « Whatever... » et « Darkness ». C'était en 69. En 1970, un troisième album sans Potter, le groupe a donc trouvé sa formation définitive Hammill (seul survivant du premier groupe) Evans/Jackson et Banton. Ce 3e LP « H To He Who Am The Only One » contenait « Lost » et le merveilleux « Killer » aux accents free super attachants. Ces deux morceaux composent d'ailleurs près de vingt minutes des cinquante-deux présentées sur l'album. Leur meilleur sera « Pawn Hearts » mais aucun extrait n'en est tiré ici. Puis, Hammill partit en solo et c'est bien regrettable. La désagrégation d'un groupe qui était près, très près de la consécration internationale ne peut que nous le faire regretter. Si vous ne connaissiez pas Van Der Graaf avant, achetez cet album pour vous faire une (très bonne) idée de ce qu'il fut. « Refugees » aussi était tiré de « Least We Can Do » et était sorti en simple avec « Boat Of Million Years » en side B. Il est rare que je trouve superbe des compilations, très/trop souvent elles sont faits avec un but commercial détestable, montées de bric et de broc avec les hits ou des versions rognées, quelquefois (très rarement) elles sont une très bonne approche d'un groupe. Exemples : le double des Doors, celui des Stones, et puis celui-ci le meilleur de tous. Bravo et merci Philips. Ça mérite **9/10.**

A. L.

SUPERCAR
206 59.93 - 842 53.40
SERVICE URGENCE GALAS
LOCATION DE VEHICULES POUR VOS GALAS & TOURNEES
TRANSPORT MUSICIENS & MATERIEL
VEHICULES OPEL - PEUGEOT - FORD
CHAUFFEURS JEUNES ET DYNAMIQUES
AMENAGEMENTS :
Sièges Jet - Sono Stéréo
Télévision - Décor Pop

MAXI 20 TITRES

1	Twistin' The Night Away	ROD STEWART
2	School's Out	ALICE COOPER
3	Long Cool Woman	HOLLIES
4	Join Together	WHO
5	Supersonic Rocket Ship	KINKS
6	Mama Weer All Crazee Now	SLADE
7	Trumblin' Dice	ROLLING STONES
8	Burlesque	FAMILY
9	Rock & Roll Music To The World	TEN YEARS AFTER
10	Jackie Wilson Said	VAN MORRISON
11	Fais Do	REDBONE
12	Children Of Revolution	T. REX
13	Rock & Roll Dans La Rue	DYNASTIE CRISIS
14	Highway Star	DEEP PURPLE
15	Slow Death	FLAMIN' GROOVIES
16	All The Young Dudes	MOTT THE HOOPLE
17	Où Va-T-Elle	RONNIE BIRD
18	Conquistador	PROCOL HARUM
19	Woman To Woman	JOE COCKER
20	You Don't Mess Around With Jim	JIM CROCE

ALBUMS

1	Everybody's In Show Biz	KINKS
2	Exile On Main Street	ROLLING STONES
3	School's Out	ALICE COOPER
4	Newer A Dull Moment	ROD STEWART
5	Rock & Roll Music To The World	TEN YEARS AFTER
6	Full Circle	DOORS
7	Long John Silver	JEFFERSON AIRPLANE
8	The Slider	T. REX
9	Bandstand	FAMILY
10	Catch Bull At Four	CAT STEVENS
11	Vol. 4	BLACK SABBATH
12	Sometimes In New York City	JOHN LENNON & YOKO ONO
13	Trilogy	EMERSON, LAKE & PALMER
14	War Heroes	JIMI HENDRIX
15	Caravanserai	SANTANA
16	The Last Days	FILLMORE
17	Why Dontcha	WEST, BRUCE & LAING
18	Live In Concert	PROCOL HARUM
19	St Dominic's Preview	VAN MORRISON
20	Ziggy Stardust	DAVID BOWIE

Afin d'établir notre « Maxi 20 », nous vous demandons d'expédier le plus rapidement possible le formulaire ci-joint à l'adresse suivante :

MAXIPOP, 26, avenue Pasteur, 94250 - Gentilly.

Mes cinq titres préférés :

par ..... 1 .....
par ..... 2 .....
par ..... 3 .....
par ..... 4 .....
par ..... 5 .....

Mes cinq albums préférés :

par ..... 1 .....
par ..... 2 .....
par ..... 3 .....
par ..... 4 .....
par ..... 5 .....

LIVRES...

POP MUSIC-ROCK

Philippe Daufouy & Jean-Pierre Sarton.
Editions Champ Libre.

Il y avait longtemps que ce bouquin de 200 pages traînait chez moi et que je l'avais lu, il aura suffit d'un trou pour que je vous en parle. Jusqu'ici je m'en étais abstenu mais à quoi bon, autant en faire profiter tout le monde. Ce recueil donc, a pour but d'étudier ce phénomène que les auteurs intitulent ici, sans trop se mouiller, « Pop Music/Rock », autant dire tout de suite que l'ouvrage manque de précision et que les erreurs foisonnent, au passage « A whiter Shade Of Pale » remake de « When A Man Love A Woman », on en apprend tous les jours. Il est juste également de reconnaître que Ph. Daufouy et J.-P. Sarton ont voulu traiter leur sujet sur le plan social surtout, mais là aussi la réussite n'est pas flagrante. Il y a aussi une « discographie sélective » (dixit) qui relève de la plus haute fantaisie, le livre fait également souvent référence à la presse spécialisée étrangère et française (Rock & Folk, Actuel en particulier) et l'on peut dire en gros que, dans l'ensemble, ça passe à côté du sujet, on a tellement voulu insister sur le côté social et même parfois politique, que la musique n'a par moments plus grand rapport et qu'elle reste seulement en toile de fond comme prétexte, tenant lieu de lien. Il aurait été souhaitable que l'optique se fasse, beaucoup plus, sur le plan de la jeunesse avec comme élément motivateur la musique, ceci expliquant cela, le titre paraît déplacé.

Le seul bon point de ce livre est qu'il soit rédigé en français et que s'il n'apporte rien au niveau strictement musical il peut être intéressant sur d'autres vues ; le seul regret est que les auteurs ont voulu aborder un sujet, alors que l'on peut écrire qu'ils ne sont guère concernés par cette musique, cette dernière servant de trame et ainsi donc on est souvent loin de partager leurs idées, c'est regrettable. A lire malgré tout pour se faire une opinion sans pour cela en tenir compte. Frustration.

J. L.

CINEMA

LE PROFESSEUR

Financé par Alain Delon et réalisé par Valerio Rurbini, c'est avant tout un film d'atmosphère avec une chute dramatique. Tout ceci situé dans une ville estivale italienne. Rimini l'hiver, comme toute ville de bord de mer, ne présente pas un aspect très hospitalier pour « le professeur » à qui vient d'échoir une place de remplacement dans un lycée.

Le ciel et la mer grise servent de toile de fond au déroulement de l'histoire, qui n'a rien d'original : coucheries d'une petite ville de province où le gratin bourgeois, pour tuer le temps, passe ses nuits à jouer au poker et à partouser... Alain Delon, salué par la critique, interprète dans ce film un rôle à sa mesure où il donne tout l'impact nécessaire à son personnage, il est toutefois dommage que le réalisateur ait voulu un peu trop caricaturer ce professeur libéral, la barbe de trois jours et le manteau trop ample constamment porté même dans la boîte de nuit, dénotent une volonté d'imposer à tout prix au public une image quelque peu surannée d'un stéréotype.

Il n'en reste pas moins que par la composition très efficace d'Alain Delon, ce film prend une valeur certaine, due aussi, bien sûr, à la présence de Sonia Petrova et surtout au jeu de Giancarlo Giannini, inoubliable vedette de « Mimi métallo ». « Le professeur », une œuvre mélancolique pour ceux qui ont du vague à l'âme et qui adorent Delon dans ses meilleurs films.

J. G.

SEX-SHOP

Le dernier Claude Berri, s'il n'apporte rien sur le plan cinématographique, nous permet de passer cent minutes joyeuses, les situations engendrées par le sex et son hégémonie envahissante, soulèvent dans la salle des rires défoulés.

Claude Berri, jeune cinéaste à la calvitie bien avancée ; depuis « Le vieil homme et l'enfant », son premier long métrage nous avait habitué à des films de valeur et d'intérêt contestables, avec « Sex-Shop » il nous livre une œuvre bien pensée, où tous les poncifs sexuels servent de prétextes à rire et à sourire...

Les rôles ont été attribués avec bonheur à des acteurs qui font merveille, il faut voir Jean-Pierre Marielle, inquiétant vieillard ; Jacques Martin, homme d'affaire qui connaît la « musique » et qui sait exploiter à merveille les tabous et les interdits du moment, pour se faire remplir les tiroirs-caisses ; Claude Piéplu, militaire snob qui veut goûter aux « plaisirs galants » ; Nathalie Delon et Juliette Berto, deux jolies « créatures » qui viennent agrémenter cette délicieuse comédie.

Dans « Sex-Shop » aucun des tabous sexuels du moment ne sont oubliés, film parfaitement anecdotique et critique d'une certaine manière de vivre actuelle.

La vie du couple malmené par la vie moderne, la difficulté de « gagner sa vie » quand on fait du commerce dans un quartier où les produits vendus ne correspondent pas aux besoins des gens de ce quartier, les disputes entre l'homme et la femme consécutives au manque d'argent, l'amour en prend un coup. Puis le copain oublié arrive les poches pleines d'argent et propose de transformer la boutique vieillote en Sex-Shop et, pour le couple au bord de la rupture, l'argent rentrant dans la caisse les réunit à nouveau : mais pas pour longtemps, car la rupture risque d'arriver à tout moment et pour la raison la plus imprévue, « le sex », l'homme demandant à sa femme de faire « les choses » les plus imprévues, tout imprégné des « choses » qu'il a puisé dans la nombreuse littérature spécialisée de son magasin...

Avec « Sex-Shop », Berri nous permet de nous amuser, sans arrière-pensée, dans la salle les rires éclatent au moment voulu par lui, c'est un film à l'humour subtil et, en cette période de temps maussade, ce devrait être suffisant pour faire recette.

J. G.

CÉSAR ET ROSALIE

Le dernier Sautet est de la même cuvée que ses deux précédents films : « Max et les ferrailleurs » et surtout « Les choses de la vie » qui a vraiment fait date dans sa fibiographie. Magnifiquement servi par un Yves Montant débordant de vie et de talent, le film de Sautet a un dynamisme à toute épreuve et, dès les premières images, le soectateur ne peut qu'être subjugué par l'histoire que propose l'auteur.

Dans « César et Rosalie » nous retrouvons tout ce qui fait le charme des films de Sautet, une image très léchée, une mise en scène précise et efficace où rien n'est laissé à la légère, et une volonté de tenir le public en haleine même avec des choses simples, j'allais dire de la « vie ».

Certains ont comparé « César et Rosalie » avec « Jules et Jim » de Truffaut, je ne pense pas que ces deux films puissent être comparés ; dans « Jules et Jim », Jeanne Moreau allait de l'un à l'autre mais tous étaient plus ou moins complices.

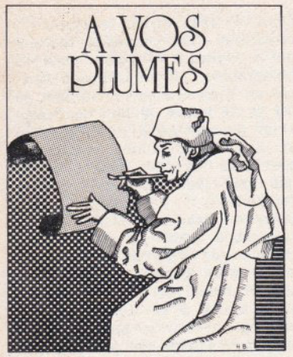
Tandis que dans le film de Sautet, « César et Rosalie », César qui est plus âgé que David n'accepte pas que ce jeune et saillant garçon, examant de « sa » Rosalie, vienne à nouveau rôder autour d'elle. Il a trop peur que, dans l'esprit de sa maîtresse, les comparaisons qu'elle fera ne jouent en sa défaveur et ne l'évincent un jour...

Seul Yves Montant ne fait pas le film et il faut remarquer, bien sûr, Romy Schneider, mais aussi Sammy Frey que l'on voit vraiment trop peu souvent dans la production française et qui, là, est merveilleux de réalisme et de sobriété.

Sautet, en réunissant ces trois acteurs pour son dernier film, a eu la main heureuse, pour le plus grand bonheur des spectateurs. « César et Rosalie » est une réussite de plus à porter à l'actif de ce metteur en scène qui a su s'imposer sans faire de bruit.

J. G.

OUI
POP 2000
est paru
avec
VARIATIONS
en couverture



ORTF ROCK

Voilà quelque chose de très bien de réclamer du rock à la télé. Avec mes collègues, nous en avons par-dessus la tête de ces émissions rigolos. Je ne vous cacherais pas davantage que mon rocker français préféré est Dick Rivers. Il fait partie des plus grands et nous aimerions voir le plus tôt possible des émissions réservées au rock où Dick pourrait en être la vedette. Ses deux albums sont « super explosifs », sa voix y fait merveille et la prononciation anglaise est parfaite.

J'espère que tous les fans de rock suivront mon exemple et qu'ainsi nos désirs seront entendus de la télévision.

Vive le rock.

Vive notre king national, Jean-Pierre Saint-Bauzille.

PS : Nous espérons que vous réserverez prochainement un article et un poster sur Dick Rivers. Notre plaisir serait au comble. Merci.

Réponse : A la demande générale, nous préparons un article sur Dick, mais ce dernier travaillant dernièrement à son prochain LP, nous nous sommes abstenus de le déranger. Alors, encore un peu de patience, ça arrive...

RIVET THE KING

Il y a environ un mois, j'ai vu, dans le courrier des lecteurs, une lettre d'un fan du Roi du Rock français, Dick Rivers, qui réclamait un article sur le King. Vous lui aviez laissé entendre, en guise de réponse, que vous feriez très prochainement un truc sur Dick. Or, je m'étonne de n'avoir pas encore trouvé cet article dans vos différents numéros qui suivirent ! Etant moi-même un inconditionnel du grand Dick, j'espère vivement que vous n'avez pas renié votre parole et que dans le prochain « Maxipop », il y aura une dizaine de pages sur Dick.

D'avance, tous mes remerciements.

Amitiés.

Bernard Fatoux,
59 - Saint-Hilaire-sur-Helpe

ANGE : AU POTEAU

C'est de l'affaire Martin Circus que je veux vous parler, étant donné que je les ai, comme beaucoup d'entre vous, mis du côté de R.W. Cat quand ils ont sorti les Indiens. Je dois tout d'abord vous préciser que Martin Circus, même s'ils ont fait des erreurs, ont une musique bien à eux, que si B. Brault déclarait récemment, « Nous nous situons dans un milieu beaucoup plus variétés que pop », c'est pour faire c... certains petits cons, et que certains de leurs morceaux me font penser à Yes et même à Zappa. Jugez-en avec « Anne, Christine ou Patricia », leur dernier simple.

Il y a un an, j'ai vu Ange au Golf Drouot : de jeunes gens assez modestes montent sur le podium pour nous jouer une heure de musique délectable. J'ai été les revoir il y a peu de temps, mais maintenant ces messieurs ont bien grandi, le chiqué marche à merveille (et on parlait d'Iris), la frime se porte bien ; heureusement, leur musique n'a pas changé, excusez-moi cher Christian, mais la rock musique sur hauts talons je n'y crois pas. L'interview sur Maxi-Pop m'a franchement fait rire.

PS : Te souviens-tu, Christian, de ce petit con qui vous avait demandé si gentiment un autographe sur une pochette où il y avait inscrit « tout feu, tout flamme », eh bien, je l'ai perdue, et je n'ai même pas envie de la rechercher.

MAXIPOP

26, av. Pasteur, 94250 - Gentilly
Tél. 253-20-91
Directeur de la publication : Georges NOEL
Direction Rédaction : Jacques BARBIER
Mike LECUYER
Rédacteur en chef : Jacques LEBLANC
Rédacteur : Alain LEMAIRE
Photographe : Philippe FRIN

Collaborateurs : José GRISEL, Roger FREY, Henry GASTALDI
Directeur de la publicité : Gabriel AZOULAY
Assisté de Jacques ATTALI
IMPRIMERIE HENON
11, rue Stendhal, 75020 - Paris
Distribution : N.M.P.P.
Dépôt légal à parution
C'est une publication S.A. Imprimedite Expansion

parissimo

TOUT LE MONDE IL EST BEAU

TOUT LE MONDE IL LIT PARISSIMO

LE MAGAZINE DE PARIS

SPECTACLE
POP MUSIC
TOURISME
GASTRONOMIE
MODE
SHOPPING
POSTER
SUPER CONCOURS PARISSIMO

2 ter, rue Caumartin, 75009 Paris
752-82-45

VOTEZ MAXIPOP !

Savez-vous qu'aux Etats-Unis pour les élections présidentielles, chaque américain envoie ce qu'il peut pour soutenir financièrement son candidat. ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ALORS ! Vous aussi Votez MAXIPOP et Abonnez-vous.

60 F POUR UN AN.

GRATUIT

Oui, un 33 tours Est offert gratuitement à tout nouvel abonné.

OPEN ROAD WINDY DAZE

Nom ..... Prénom .....
N° .... Rue .....
Code Postal ..... Ville .....
Chèque ou mandat à l'ordre de Imprimedite Expansion, 26, av Pasteur, 94 - Gentilly.

ANNONCES

Ch. Ampli Bass. min. 80 W. Tél. 368-90-06. J. Luc + Vds manteau super 250 F ou écrire : Dimino Jean-Luc, 28, av. de la Liberté, 94 - Maisons-Alfort.

Vds Vox AC 100 Bass 2 300 F Christian Moreau, 23, rue Pajol, 77000 - Melun.

A VENDRE Batteries hollywood et Premier, bon état. Bas prix. Bongos 150 F. Pistolet Diana 200 F. Chevannes. Ciovanardi, La Tuilerie 89240.

Décorateur recherche spécialiste éclairages et environnement lumineux pour aménagements clubs. Bonne rémunération. Tél. : 842-53-40.

Cherche pour music originale chanteur (se), org. percus., sax. Flûte et tous mecs ayant idées (poètes-mimes théâtre avant-garde). Jacques : 228-35-16, le soir.

Cherche place bassiste ou électronicien groupe pro. ou semi-pro.

Vds. Ampli 25 W. EKO sous garantie 600 F et guitare 2 micros neuve 400 F. Ecrire à Eric François, 18, rue Félicien-Daniel, Paris-16e ou tél. : 525-61-98.

Ch. Ampli guitare 30 ou 40 watts, moins de 1 000 F. Tél. : 666-11-13. Le soir, du jeudi au dimanche.

URGT. Groupe cherche chanteur et bassiste pour tournées et réalisation maquette. Tél. : 16-26-47-79-01, après 20 h.

Disc. Jockey. Cherche travail dans club de nuit. Deux ans d'expérience. Possède discothèque personnelle spécialement étudiée pour clubs. Ecrire : Hervé Bériver, 1, allée Soufflot, 92600 - Asnières.

COMMUNIQUE. M. ESCAICH BERNARD habitant BAR-LE-DUC est prié de nous écrire en nous PRECISANT SON ADRESSE. IDEM POUR M. RAYMOND PORTIER. MERCI. MAXI POP ADMINISTRATION.

Cherche disques, bandes et revues sur le vieux rock and roll. Faire offre : Fidyk, 163, rue de Flandre, 75019 - Paris.

Disc. Jockey. Animateur. Cherche emploi sur Paris ou région parisienne. Bonnes références, possède discothèque personnelle et matériel de sonorisation complet. Ecrire à M. Gérard PLAULT, 59, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 - Paris. Libre de suite. RECOMMANDE PAR « MAXIPOP CLUB ».

URGT. Groupe avec matériel et local cherche soliste chanteur. Tél. : 406-38-85 (amateur).

RECHERCHE TOUT MATERIEL AYANT TRAIT A ELVIS PRESLEY. Ecrire : J. BRAZDA, 14, av. J.-Jaurès, 91 - Chilly.

BASSISTE recherche groupe semi-pro. ou amateur à l'esprit créatif, style indifférent. Tél. le soir à Philippe : 628-76-14.

Recherche nos 1, 2, 3, 4, 5 de KIWI ou anciens numéros. (Bandes dessinées) + tourne-disque pas cher. Ecrire : GALI, 49, rue Crozatier, 75012 - Paris.

URGENT : CHEF D'ORCHESTRE CHERCHE ORCHESTRE DE VARIETES. CONTRATS EN COURS. TEL. au 504-13-08.

Région indifférente. Herlin Claude, 17, rue du Cilan, Albert - 80300.

Vds, pour cause départ armée, méthode audiovisuelle comme neuve (guitare, solfège). Ecrire : Claude CANDIDO, 9, rue du Point-du-Jour, 27220 - Saint-André-de-l'Eure.

TOUT SUR ELVIS PRESLEY DANS « ELVIS ACTUALITES ». Ecrire à COTINAT GERARD, 1, RUE SISLEY, 75017 - Paris (France).

Vds Bandes Cassettes Pirates de Jimi Hendrix Stockholm. Jivoli concert 1967. Prix : 28 F + 1 timbre. Ecrire : Robert Bruna, 31, groupe Provence, 13400 - Aubagne.

Vends Ampli guitare Steelphon 26 watts : 750 F. Tél. : 204-55-53, Thierry, à Nanterre.

Envoyer de toute urgence : récits photos de catch, boxe, bagarres de filles. KREMER Raymond, 79, avenue Poincaré, 54400 - Longwy-Gouraincourt.

ACHETE : Olympia 64 Johnny Hallyday, 70 F. Réponse urgente. Glénisson J.-C., Les Fougères Naillat, 23800 - DUN LE PALESTEL.

DE VILLE EN VILLE

■ COLETTE MAGNY : jusqu'au 9 décembre à Massy-Palaiseau. 15 décembre à Saint-Chamond.

■ CARAVAN : 6 décembre à Belfort. 7 décembre à Reims. 8 décembre à Paris (Golf-Drouot). 9 décembre à Paris (mairie du Ve arrdt). 10 décembre à Oisons-sur-Lens.

■ KEVIN AYERS : 6 décembre à Bourges. 9 décembre à Villeparisis (centre culturel). 10 décembre à Sartrouville (MJC). 11 décembre à Paris (la Bulle). 12 décembre à Bures-sur-Yvette (MJC). 13 décembre à Gagny (MJC). 14 décembre à Nanterre (faculté). 15 décembre à Lille. 16 décembre à Noyon (MJC). 19 décembre à Fontainebleau (MJC). 21 décembre à Charonne (MJC). 22 décembre à Eaubonne (MJC).

■ PINK FLOYD : 7 décembre à Lille (Palais des sports). 8 décembre à Nancy (Parc des expositions). 9 décembre à Zurich (Hallenstadion). 10 décembre à Lyon (Palais d'hiver).

■ MORMOS : 6 décembre à Grenoble. 7 décembre à Orsay.

■ JACK TREESE : jusqu'au 10 décembre à Nantes (Bateau-lavoir).

■ FRANÇOIS RABBATH : 8 décembre au Havre. 9 décembre à Dieppe.

■ KOMINTERN et EDGAR BROUGHTON : 9 décembre au festival contestataire de Bologne (Italie).

■ VIRUS : 9 décembre à Guise. 10 décembre à Saint-Aubert.

■ JULIEN CLERC : 9 décembre à Montmirail.

■ VINEGAR JOE : 12 décembre au Bataclan (enregistrement Pop 2, 18 h, 5 F).

■ GENESIS : 19 décembre à Strasbourg (chalet). 20 décembre à Mulhouse.

■ FOLK AMERICAIN : 15 décembre à Paris (théâtre 102, Maison de la radio, ORTF, 20 h 30, 8 F) avec Steve WARING, Roger MASON, Mary ROADS et Sandy SPENCER.

■ GLENMOR : 16 décembre à Paris (Mutualité).

■ CALIFORNIA : 9 décembre à Nilvange (MJC). 14 décembre à Nœux-les-Mines (MJC). 15 décembre à Saint-Omer (MJC).

■ DYNASTIE CRISIS : 8 décembre à Orléans. 9 décembre à Saint-Sevrein. 10 décembre à Blère. 15 décembre à Versailles. 16 décembre à Bruay-en-Artois. 17 décembre à Roubaix.

■ HOPEFUL : 9 décembre à Paris.

■ ALAN STIVELL : 17 décembre à Palaiseau.

■ GONG : 6 décembre à Elbeuf. 7 décembre au Havre.

■ TRIANGLE : 7 décembre à Montreuil. 16 décembre au théâtre du Val-de-Marne.

■ PRESENCE : 9 décembre à Châlon. 10 décembre à Revins.

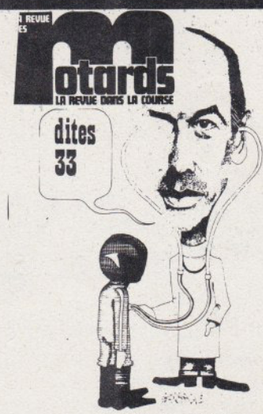
■ ART ZOID 3 : 6 décembre au lycée Balzac (Paris 17e). 13 décembre à Thonars.

■ IL ETAIT UNE FOIS : 9 décembre à Brie. 10 décembre à Saint-Paul-en-Jarez.

■ BULLE : 6 décembre Papoose. 7 décembre Ange. 8 décembre Kongas. 10 décembre Valérie Lagrange. 11 décembre Kevin Ayers. 12, 13 et 14 décembre Papoose.

■ GOLF DROUOT : 8 décembre Caravan. 9 décembre Pulsar. 10 décembre Joël Dayde et Motus. 15 décembre Alice. 16 et 17 décembre Roddy et After Life.

si vous êtes pop vous lisez maxipop.... ..et vous aimez la moto alors lisez



quand la température baisse, la TVA monte

mensuel n° 21-5 fr. Nous tenons à exprimer tous nos remerciements à CASQUE D'OR qui nous avait remis les éléments nécessaires à la réalisation de notre page de couverture, projet qui (pour des raisons d'actualité) est reporté au dos de la revue.

Je désire m'abonner à la Revue des Motards pour 1 an au prix de 48 F (France), 56 F (étranger).

Nom ..... Prénom .....
N° ..... Rue .....
Code postal ..... Ville .....
Signature

La Revue des Motards « Service A », 10, rue Mallet-Stevens, Paris 16e.